

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Décembre
2007

Bureau de dépôt 4900 SPA

HISTOIRE ARCHEOLOGIE SPADOISES

MUSEE DE LA VILLE D'EAUX - VILLA ROYALE MARIE-HENRIETTE

asbl
Avenue Reine Astrid, 77 b
4900 SPA

Décembre 2007

33^e année

BULLETIN N°132

Sommaire

- | | | |
|--------------------------------------------------------|-------------------------|-----|
| – Rapport de l'Assemblée générale de H.A.S. | | 147 |
| – Il était une fois...le tram | Michel Carmanne | 148 |
| – Les débuts de la consultation de l'ONE à Spa | Ch. Vanhoorne-Harion | 160 |
| – Du jeu de paume au tennis à Spa | M. Poncelet et L. Guyot | 164 |
| – A propos du "Belvédère et des stations de plein air" | M. Caro-Harion | 180 |
| – Erratum - chevalier Charles de Thier | M-C. Schils | 181 |
| – Le 10 mai 1940, évacuer ou rester ? | J.M. Kaddes | 182 |
| – Quand Guillemine était petite... | M-C. Schils | 191 |

Éditeur responsable: Mme Juliette COLLARD, 57 Boulevard Renier– 4900 Spa – Tél.: 087/77.33.56

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires.

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Avec le soutien de la Communauté Française (Ministère de la Culture et des Affaires Sociales).

Avec l'appui financier de la Ville de Spa et de son Centre Culturel.

L'ASBL « HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES »

Assure la gestion des Musées de la Ville d'eaux.

LES MUSEES DE LA VILLE D'EAUX sont accessibles

- De 14 à 18 h.
 - tous les jours
 - du 1^{er} juillet au 30 septembre
 - durant les vacances scolaires de Pâques et de Toussaint
 - les week-ends
 - de début mars à fin novembre
- Fermeture hebdomadaire : le mardi
- Ouverture pour les groupes sur demande préalable

Le prix d'entrée est de 3 € pour les personnes individuelles, 2 € pour les groupes, et 1€ pour les enfants.

Les membres de l'ASBL, leur conjoint et leurs enfants de moins de 15 ans ont la gratuité.

LA REVUE HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES

- Trimestriel qui paraît en mars, juin, septembre et décembre.
- La cotisation annuelle est de 15 € (n° de compte: 348-0109099-38)
- Les anciens numéros sont disponibles au prix de 3,75 € au comptoir du musée ou au prix de 5 € par envoi postal.

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

Affiche, Anonyme, "Spa Ardennes belges" (Coll. Musée de la Ville d'eaux).

NOUVEAUX MEMBRES

M. et Mme CARMANNE DOYEN

M. Claude de THEUX de MEYLANDT

M. Jean-Christophe ROBEYNS

! A vos agendas 2008 !

Samedi 1^{er} mars à 17 h.

Vernissage de l'exposition "Parcs publics et jardins privés de Spa".

Vendredi 14 mars à 20h.

Assemblée générale de l'ASBL

Rapport de l'Assemblée Générale de l'asbl Histoire et Archéologie spadoises
du 16 mars 2007

La séance s'ouvre dans la salle de conférence du Musée de la Ville d'eaux (Villa Royale Marie-Henriette) à 20h05. Le Président, M. Jean Toussaint, débute en saluant les membres présents et il explique en quelques mots pourquoi la date du vernissage de l'exposition de printemps a été avancée et dissociée de l'Assemblée générale. Il donne ensuite des nouvelles de l'évolution des projets d'agrandissement du musée. L'installation, que l'on pouvait espérer rapide d'un musée consacré au jeu et à la cure à Spa dans l'aile ouest, s'est transformée en un projet de « centre d'interprétation » (gestion interactive du patrimoine muséal avec utilisation de médias électroniques). Le transfert demandé par l'administration communale du Fonds Body dans les locaux du musée a posé des problèmes de place difficiles à résoudre. L'administration communale a également envisagé un moment de déplacer le musée vers un autre site avant de décider qu'il resterait finalement à la Villa Royale.

Le secrétaire, M. Marc Joseph, rappelle, par un bref exposé, les diverses expositions et activités qui ont ponctué la vie du musée et de notre association au cours de l'année écoulée.

En détaillant les recettes et dépenses de l'asbl, la trésorière Mme Marcelle Laupies-Melchior fait état d'un boni de 1.739,02 euros au bilan 2006 et s'en explique. Le bilan des comptes des musées révèle un solde positif, presque identique, de 1.739,26 euros. Conjointement, MM. Gaide Chevronnay et Collard, vérificateurs aux comptes, déclarent la parfaite tenue des comptes et des pièces comptables. Pour l'examen des comptes 2007, MM. Gaide Chevronnay et Van Den Hove sont mandatés comme vérificateurs.

En vue de l'élection de quatre administrateurs, le secrétaire, M. Marc Joseph, distribue les bulletins de vote aux membres titulaires. Il rappelle ensuite à l'assemblée que, suite aux modifications apportées aux statuts lors de l'assemblée générale extraordinaire du 7 avril 2004, seuls les membres titulaires ont droit de vote lors d'une assemblée générale.

Il est procédé à l'élection des quatre administrateurs. Mme Christiane Harion, Mme Monique Poncelet, M. Luc Baronheid et M. Jean Toussaint sont élus aux postes d'administrateurs pour les six prochaines années. Notre association, au 31 décembre 2006, regroupe 396 abonnés.

Notre conservatrice, Mme M-C. Schils, nous détaille les activités futures du musée.

Après ces interventions, Le Président signale que le conseil d'administration accueillera lors de sa seconde réunion mensuelle toutes les personnes (maximum deux à la fois) qui en feront la demande préalablement et invite pour terminer l'assistance à parcourir notre exposition de printemps intitulée *Bizarre, vous avez dit insolite ?*

Il était une fois...le tram

Petite histoire de la ligne vicinale Spa – Verviers de 1909 à 1952

A l'aube du XX^e siècle, Spa connaissait un succès touristique remarquable et des hôtels luxueux, le Balmoral, le Golf, s'ouvrirent sur les hauteurs des « Bois de Spa », site privilégié, mieux connu aujourd'hui sous le nom de « Balmoral ». Situé à l'orée de la forêt du Staneux, à proximité de l'hippodrome de la Platte, lieu de rencontres favori des Bobelins fortunés, tout comme le terrain de golf qui s'y établit dès 1904, il était le point de départ de nombreuses promenades.



Le tram arrive à l'hôtel Balmoral (aubette en construction, soit probablement en 1913)

Cet engouement conduisit un promoteur local, du nom de Gihoul, à vouloir urbaniser ces hauteurs des « Bois de Spa » et à lancer l'idée de la création d'une ligne de tram entre la ville d'eaux et Balmoral. Son intention était de poursuivre ensuite la ligne jusqu'à la Hoëgne – un des sites touristiques les plus courus – et jusqu'à Polleur, avant d'envisager de rejoindre Verviers, se raccordant à Heusy, après dix-sept kilomètres de parcours, à la nouvelle ligne des « Tramways Verviétois ».

Ainsi, en conséquence, en 1907, l'Etat belge accordait à la société « Spa-Extension », soit à Josse Nihoul de Spa et à Joseph Hans de Bruxelles, et ce pour une durée de 99 ans, la jouissance de 31ha 92a de terrains

à prendre dans les bois domaniaux dits « Commune Poule » et « Dans le Sart » et de 53ha 76a dans le bois domanial dit « Longue Heid ». Le bail serait régi par la loi sur le droit d'emphytéose. Il était consenti en vue de la construction de maisons d'habitation de type « villa » et des chemins d'accès nécessaires, avec obligation d'y établir aussi un hôtel-restaurant. Les emphytéotes avaient aussi la charge d'aménager et entretenir le chemin vicinal de Spa à Sart dans la traversée de leur concession, sauf à s'entendre avec l'administration communale.

Autre condition du présent bail, et d'importance, les emphytéotes s'engageaient à solliciter la concession d'un tramway électrique reliant la gare de Spa à l'hippodrome. Si les intéressés n'obtenaient pas la concession de ce tramway, chaque partie aurait la faculté de tenir le contrat pour nul et non avenue. Par contre, s'ils étaient déclarés concessionnaires, ils interviendraient à concurrence de moitié, sans dépasser 20.000 francs, dans les aménagements nécessaires de la route.

La ligne de Spa, déjà pressentie le 6 décembre 1906, et ratifiée le 3 mai 1907, vit sa concession accordée par arrêté royal du 30 mai 1908. Elle nécessita la constitution d'un capital de 2.510.000 francs, les trois communes de Spa, Sart et Polleur y contribuant chacune pour la somme de 134.000 francs.

Et l'on put lire en 1910 dans le journal « La Saison de Spa », sous la plume de Hachelle : « *Ce tram, nous l'avons toujours pensé et dit, est un travail dont les Spadois tireront plus de profit que les actionnaires de « Spa-Extension ». Attendons qu'il ne soit plus un cul-de-sac, et nous verrons alors sortir de terre, comme des champignons, des dizaines de villas que l'on bâtera de préférence, parce que la vue y est plus belle, sur le terrain qui fait partie de la commune de Spa* ».

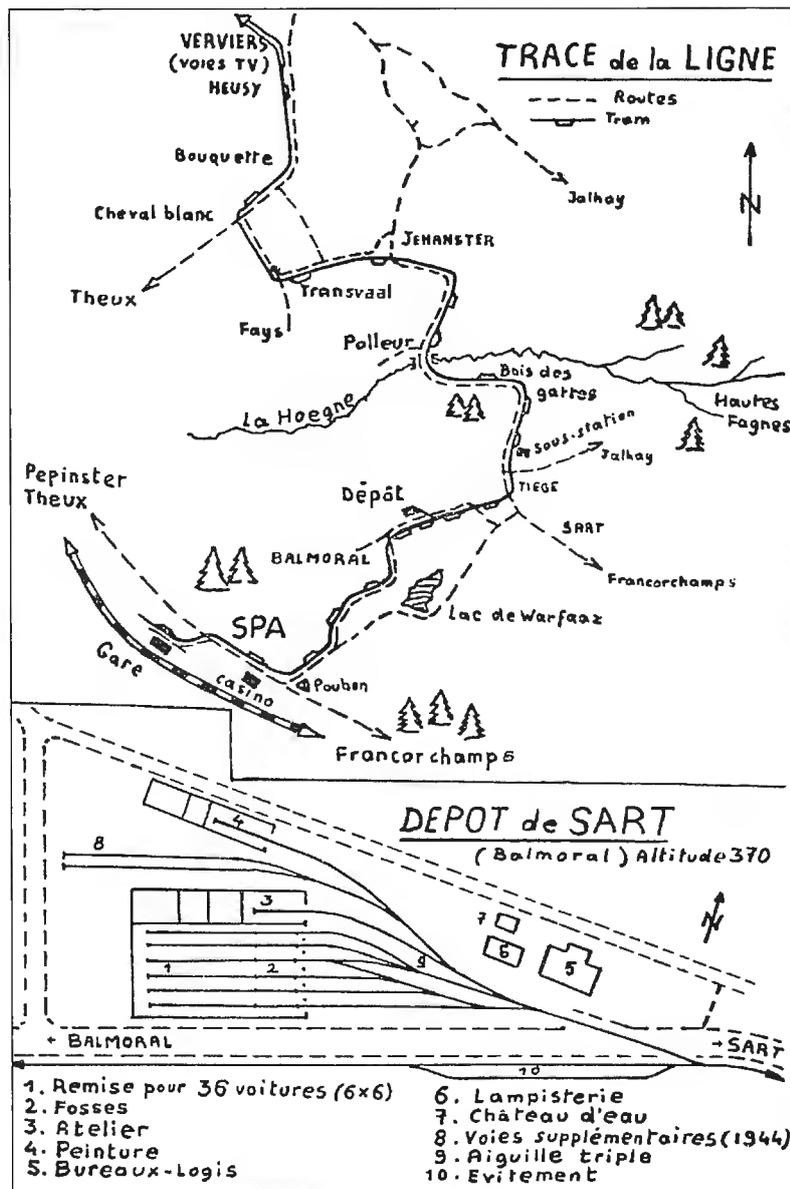


151 — S.P.A. — Extension-Heid Commune Poule. — ND Photo

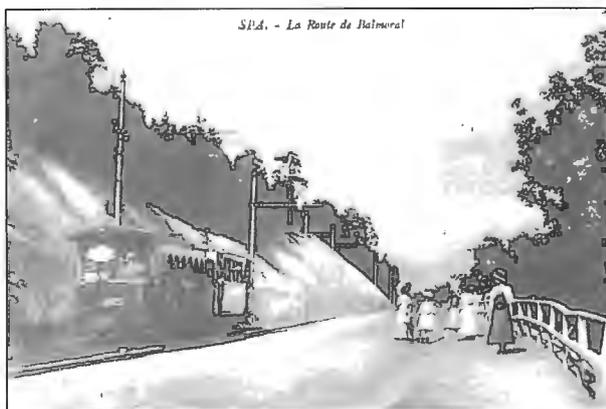
La section de Spa-Gare à Balmoral-Bois de Spa, longue de trois kilomètres, s'ouvrit à la circulation des tramways électriques le 3 août 1909, tandis que se terminait la pose des voies en direction de Heusy.

En attendant la construction du dépôt définitif de Sart-Balmoral, le matériel roulant de la ligne, deux locomotives et quatre motrices électriques, fut

remisé non loin de là, dans un dépôt provisoire, situé sur la bande de terrain, en face de l'hôtel Dorint actuel.



Plan réalisé par Michel LAMBORAY (références en dernière page).



Le tram électrique, motrice et « baladeuse », dans la côte de Balmoral et à son arrivée à l'hôtel du Golf (1909)

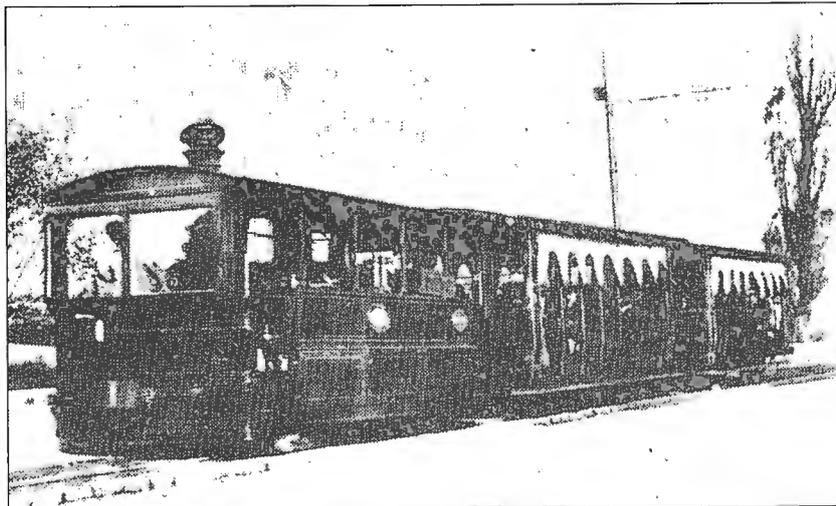
Le deuxième tronçon, de trois kilomètres encore, Bois de Spa à Tiège-Charville, fut mis en service deux mois plus tard, le 6 octobre 1909.

François Michoel, qui était alors secrétaire du comité « Sart-Attraction », raconte, dans son « Histoire de la commune de Sart », avec le style de l'époque, l'inauguration de la section Balmoral-Tiège :

« Le 4 octobre 1909, le comité de la société anonyme – Services publics et Spa-Extensions – fêta l'inauguration de la section Balmoral-Tiège du tram électrique qui relie la ville de Verviers à Spa, par Heusy, Polleur et Sart. Deux voitures de tramways, enguirlandées de verdure, attendaient les invités à la gare de Spa à l'arrivée du train d'onze heures et, après de sommaires présentations, le convoi se dirigea vers les hauteurs d'où le regard émerveillé plane sur l'admirable panorama de la vallée du Wayai. Cette inauguration se fit en présence de nombreuses notabilités politiques et administratives.

Les autorités communales de Sart et la population attendaient les invités qui furent reçus sur un terre-plein bien aménagé et au milieu duquel se dressaient les tables portant les coupes destinées aux libations symboliques.

Trois discours furent prononcés par le bourgmestre (Lambert Laurent), par le président du comité de la fête et par le secrétaire de Sart-Attractions qui firent ressortir la reconnaissance de la population et les avantages pour la commune du rail pacifique, instrument du progrès et dispensateur de bien-être. Monsieur de Burlet, directeur des chemins de fer vicinaux, répondit à ces discours au nom de la société qui avait construit la ligne et qui allait d'abord l'exploiter elle-même... »

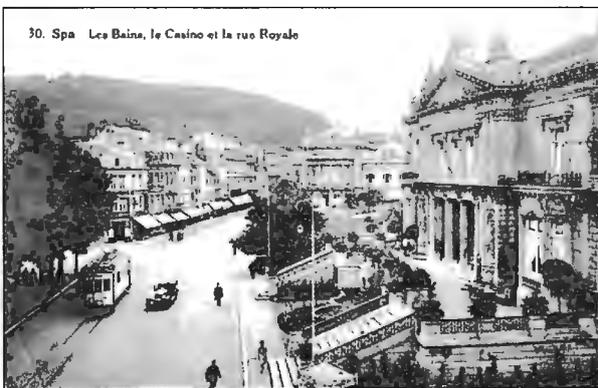


Le tram à vapeur

En raison du caractère principalement touristique et saisonnier de l'usage de la ligne, les remorques, appelées baladeuses, étaient ouvertes. Elles contribuèrent grandement au succès du tram de Spa.

Dans le courant de 1910, une liaison par tram à vapeur, à raison de deux voyages quotidiens, fut créée entre la sous-station de Tiège et Heusy. Curieusement, bien que les locomotives regagnaient le dépôt provisoire de Balmoral chaque jour, il n'y eut aucun transport de voyageurs par traction à vapeur entre la sous-station et Bois de Spa. Cette liaison ne devait d'ailleurs pas durer car, le 28 août 1910, l'électrification était achevée jusqu'à la sous-station (un kilomètre), elle serait poursuivie jusqu'à Heusy le 20 mai 1911 (10 kilomètres).

Exploitée par les « Tramways Verviétois » dès 1912, la ligne Spa – Heusy vit son terminus reporté place Verte à Verviers. Si le personnel était bien revêtu de l’uniforme de la compagnie verviétoise, le matériel était SNCV. Tout les véhicules étaient cependant entreposés à Balmoral, hormis pour des travaux importants ; ils rejoignaient alors les ateliers des tramways verviétois à Renoupré.



Le tram à Spa : devant le Pouhon Pierre le Grand (motrice de type « Spinette ») et devant l'établissement thermal (motrice de type « Energie »).

La ligne

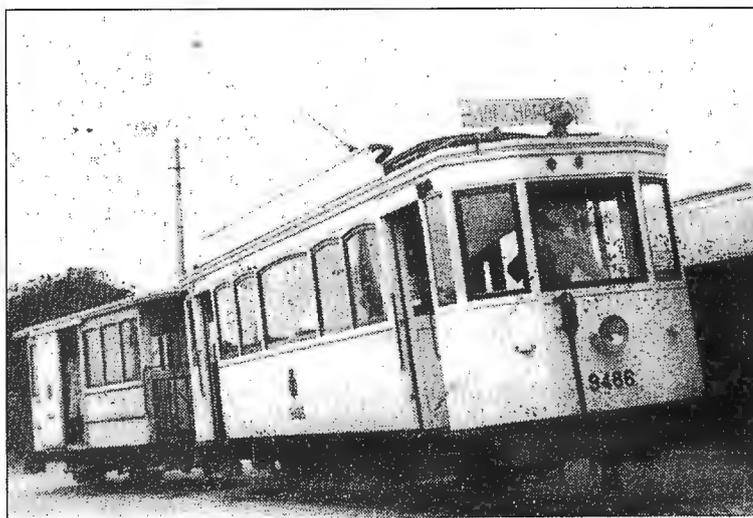
En 1942, la durée de parcours des dix-neuf kilomètres séparant « Spa-Gare » et « Verviers -Gare centrale » était de 1 heure 10. Le tram circulait de vallées en plateaux avec des dénivelés souvent importants, 120 mètres entre Spa et Tiège ! C'est dire si la ligne était accidentée et les rampes sévères. Il ne fut donc jamais question de performances. Les motrices électriques ne pouvaient remorquer qu'une voiture légère. Ne desservant aucune industrie, la ligne ne servit guère au transport des marchandises, ce qu'empêchait d'ailleurs son profil pentu qui n'autorisait pas le trafic lourd. La voie ne s'écartait guère des routes existantes ; il y eut fort peu d'ouvrages d'art et seulement trois sites propres : à Jehanster, à Tiège et à l'entrée de Spa. Comme la voie était unique, il fallut prévoir des « évitements », il y en avait dix-huit en tout, environ un par kilomètre, mais ils étaient plus rapprochés, soit tous les six cents mètres, entre Spa et Balmoral.



La Commune Poule en 1900, au pied de ce qui deviendra la route de Balmoral.

Motrice 9486 avec fourgon dit mixte (voyageurs + bagages), de type Energie, affecté exclusivement ici au transport des marchandises.

Un service de messagerie, composé d'une motrice ancienne et d'un fourgon, circulait les lundis, jeudis et samedis et acceptait les colis jusqu'à 100 Kg.



Le dépôt, situé à Sart-Balmoral, en bordure de la route fut construit peu de temps après les débuts de l'exploitation. Il comportait 7 voies sous abri, des locaux techniques, un magasin. A l'entrée, un immeuble administratif en style rustique de l'époque servait d'habitation au directeur et comportait salle de garde et bureau. Le dépôt se complétait par un atelier de peinture avec une huitième fosse, une menuiserie, une lampisterie et un château d'eau pour la distribution intérieure. La seule voie de sortie était située côté Arbespine et traversait la route.



Le dépôt des trams à Sart-Balmoral

Hormis le dépôt, les seuls bâtiments de la ligne étaient ceux de la sous-station à Tiège, d'un bureau à Polleur, de quatre abris et d'une salle de compresseurs.

Trois des abris, Tiège, Croix de Fays et Jehanster, furent construits en béton armé en 1912.

Seul le dernier, inutilisé, est toujours debout.

Le quatrième abri existe encore à Balmoral. Autrefois, il comportait même un kiosque à journaux...

Le bureau de Polleur, construit en 1914 et démoli en 1971, était plus vaste et comportait un logement pour le gardien, une salle d'attente et local pour les colis.

Les véhicules ne disposaient que d'un freinage à main, sauf durant quelques années, au début, quand ils utilisèrent les freins Westinghouse, les motrices devaient alors « regonfler » régulièrement leurs réservoirs d'air installés sur le toit. Les stations de gonflage se trouvaient au dépôt de Sart, à la gare de Spa, où un petit bâtiment fut construit à cet effet en 1913 et au terminus de Verviers.

Quant à la sous-station de Tiège, elle est aujourd'hui transformée en habitation, elle comportait autrefois deux parties : le corps de logis à droite et la sous-station proprement dite à gauche.

Indépendamment d'une rentabilité peu évidente, la suppression du tramway résulta directement de la vétusté des installations électriques. Les groupes générateurs de la sous-station étaient trop faibles et, par la suite, trop usés. En 1920 déjà, il était pratiquement impossible d'utiliser des motrices plus performantes. En 1950, la station était devenue vraiment vétuste, elle ne bénéficiait d'aucune automatisation et le personnel devait y être nombreux.

Il aurait fallu tout remplacer sur une ligne déjà en déficit. Ce fut l'occasion pour la SNCV, en 1952, de procéder à une des premières suppressions de ligne électrique.



*Abri en « béton armé »
et arrêt-fixe devant
« La Charmille », à
Tiège (1921)*

La sous-station de Tiège (1912)

Situé à mi-chemin entre Spa et Verviers, le bâtiment renfermait des dynamos, accumulateurs et transformateurs fournissant l'énergie nécessaire au bon fonctionnement du tram électrique.



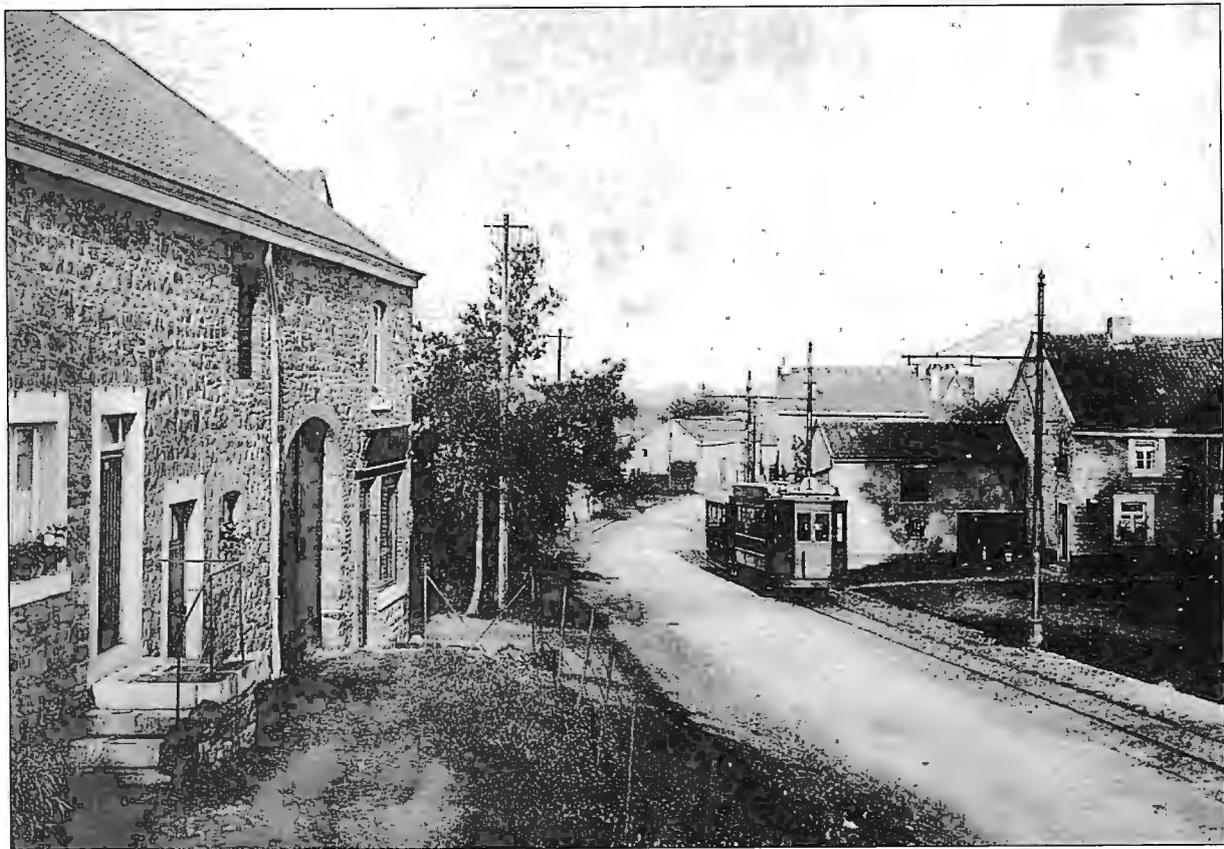
1914-1918

Le tram Spa-Verviers s'arrêta dès les premiers jours de guerre en août 1914. Le 24, cependant, les occupants ordonnaient sa remise en circulation. En effet, le tram leur permettrait de dédoubler la ligne de chemin de fer Verviers-Spa, saturée par les convois militaires venus d'Allemagne. Le tram transporta ainsi troupes et colis. Un « tram ambulance » fut même vu le 2 novembre suivant.

L'utilisation la plus originale de la ligne au cours de cette guerre fut sûrement le « tram casino » qui amenait à Spa les officiers allemands en mal de divertissements... Le tram fut aussi utilisé, plus discrètement, par les fraudeurs que traquaient les occupants qui, un jour de 1917, y saisirent 500 kg de pommes de terre !

Début 1918, les Allemands envisagèrent même la construction d'une seconde ligne sur le même itinéraire, mais elle ne fut jamais concrétisée...et, à partir du 7 mars de cette dernière année de guerre, les trois communes de Spa, Sart et La Reid formèrent un « cercle », zone consignée, qui ne pouvait plus avoir aucun contact avec le reste du pays. Un point de transbordement des voyageurs du tram fut établi sur la « ligne de démarcation » que la voie traversait au pont de Polleur. Ponts et routes étaient sévèrement gardés, il fallait obtenir, difficilement, un laissez-passer pour entrer ou sortir du cercle. Cette mesure visait à assurer la sécurité du Kaiser et de son état-major dont le quartier général se retranchait dans son abri du château du Neubois à Spa.

A partir du 28 juillet, le tram fut interdit aux civils et, le lendemain, le personnel qui, courageusement, refusait de travailler dans ces conditions, fut arrêté et emprisonné à la Chartreuse à Liège. Le 21 août, le Spa-Verviers était à nouveau pris en charge par son personnel civil, quelques jours avant qu'un sabotage ne soit commis sur la ligne, non loin de la Bouquette ; le couvre-feu fut alors avancé à 19 heures pour Polleur et Heusy. Heureusement, la fin de la guerre était proche !

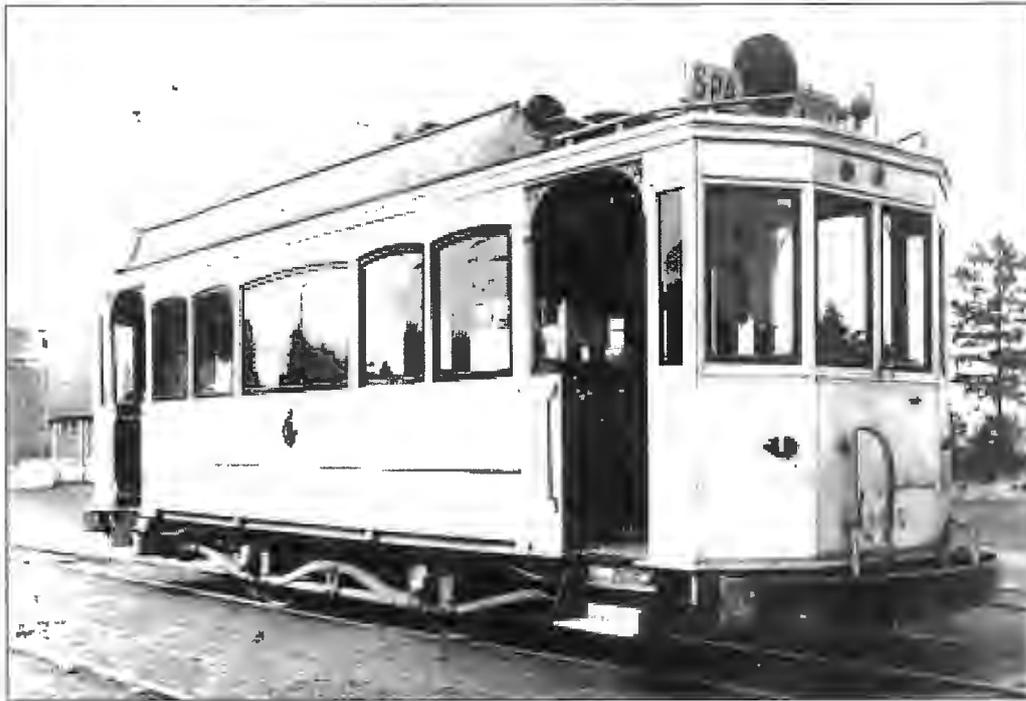


Le tram à Tiège vers 1920

Entre deux guerres...

En mars 1920, la SNCV reprit à son compte l'exploitation de la ligne dont le terminus fut ramené à Heusy... Mais, peu après, par une nouvelle convention signée en octobre avec les Tramways Verviëtois, le tram de Spa pénétrait à nouveau dans Verviers par le Palais de Justice, la Place Verte et l'Harmonie jusqu'à l'actuelle rue Peltzer de Clermont. Cette convention n'eut qu'une brève existence puisqu'elle fut résiliée l'année suivante... Il fallut attendre 1930 pour que le terminus de la ligne soit définitivement fixé à la gare centrale de Verviers.

Dans les années qui précédèrent la seconde guerre mondiale, le dépôt de Balmoral accueillit ses premiers autobus ; préfigurant l'avenir... Ils devaient assurer la nouvelle ligne Spa-Malmedy, via Warfaaz, Sart et Francorchamps. Ce service devait être interrompu par la guerre...



Motrice " Energie " au dépôt de Balmoral

1940-1945...

Après la capitulation de mai 1940 et l'annexion par les Allemands des territoires d'Eupen et Malmedy, le dépôt de Balmoral dut prendre en charge l'exploitation du tronçon Eupen-Verviers. Quatre motrices durent y être affectées.

Le tram fonctionna alors vaillamment durant les premières années de guerre.

A l'époque du débarquement de juin 1944, en Normandie, de nombreux blessés allemands furent évacués vers Spa où le casino avait été aménagé en hôpital. Le Spa-Verviers servit alors « d'ambulance » entre la gare et la place Royale. Plusieurs baladeuses furent fermées par des planches et peintes de croix rouges.

Le vendredi 8 septembre 44, à la veille de l'arrivée des troupes américaines, le tram fit un voyage mémorable ; les occupants lui firent évacuer les soldats cantonnés à Spa en effectuant, avec le personnel civil, le trajet Spa-Eupen. Le receveur dut faire le parcours sur le butoir afin de maintenir la « perche » en place, en effet, la caténaire était différente d'un réseau à l'autre...

A la mi-décembre, lors de l'offensive Von Rundstedt, le matériel dut être évacué en catastrophe d'Eupen à Balmoral...

Peu après, les autorités militaires anglaises ordonnèrent la cessation de tout trafic sur la ligne Spa-Verviers ; cela dura un mois. La guerre était finie chez nous !

La fin...

Au lendemain des hostilités, l'automobile modifia les comportements de chacun, en particulier en matière de tourisme. Spa et la région en subirent de plein fouet les conséquences. La voiture amenait principalement une clientèle de passage et un après l'autre, bien des hôtels durent fermer leurs portes...

En conséquence, le tram Spa-Verviers vit diminuer fortement sa clientèle. Des déficits entachaient les comptes d'exploitation, et malgré des améliorations, le matériel et les installations étaient souvent vétustes. Le réseau ne survivait que grâce aux subsides...



Le tram devant « La Charmille » à Tiège, vers 1950

La ligne fut irrémédiablement condamnée le 30 juin 1952. Le dernier départ de Verviers fut assuré par la motrice 9163 à 21h10. Le tram était remplacé par des autobus basés à Balmoral d'abord, ensuite par ceux du dépôt d'Eupen. La plupart des véhicules furent découpés en morceaux sur place, à l'exception de trois " panoramiques " qui passèrent à Liège (St Gilles) avec 2 motrices type " Energie " destinées au service " Voies et Travaux ". Finalement, la ligne fut reprise le 31 décembre 1971 par la SNCB d'une part (Spa-Jehanster) et par la STIV (Ensival-Jehanster) d'autre part. Le dépôt de Tiège fut cédé à l'administration des travaux publics.

Du petit tram Spa-Verviers, il ne resta que de délicieux souvenirs nostalgiques d'un passé dont on dit encore que c'était le bon temps... !

Michel Carmanne



Quatre charmants petits pavillons, abris de l'ancienne ligne de tram, sont à l'abandon route de Balmoral. Derniers témoins de cette époque révolue, ils mériteraient un meilleur sort.

Ouvrages et documents consultés:

J. MECH, M. LAMBORAY & A. TENAERS : *La ligne vicinale Spa-Verviers dans " Présence du tramway ", 1973, n°44/45, AMUTRA .*

F. MICHOEL : *Histoire de la commune de Sart-lez-Spa, non publié, s.d., (vers 1910).*

Concession de Spa-Extension (Legs Body, bibliothèque de Spa).

La saison de Spa, 1910.





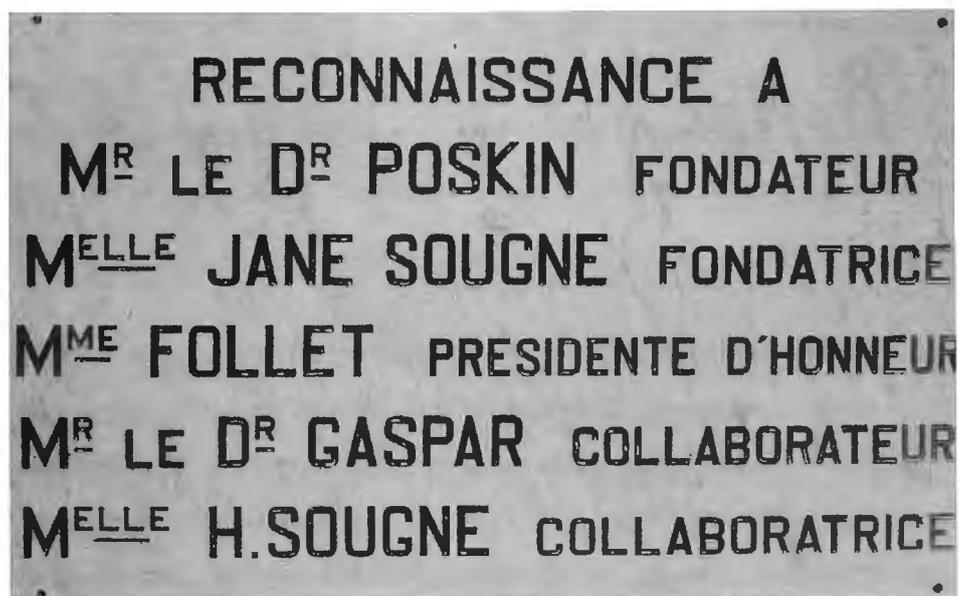
(Coll. Musée de la Ville d'eaux)



Broche portée par les infirmières de l'ONE (Coll. privée)

Les débuts de la consultation de l'ONE à Spa

L'ONE (Office de la naissance et de l'enfance) de Spa a fait don au Musée de la plaque commémorative suivante:



Cette acquisition nous donne l'occasion d'évoquer le début du suivi médical préventif des tout jeunes enfants dans notre ville.¹

L'O.N.E. qui, avant la communautarisation de 1983, s'intitulait "Œuvre nationale de l'enfance" fut institué en 1919 dans le cadre des réformes sociales décidées à l'issue de la Première Guerre mondiale. Dès sa fondation, l'œuvre créa les premières consultations de nourrissons, appelées "gouttes de lait", pour lutter contre la mortalité infantile alors très élevée.

A Spa cependant, le docteur Achille Poskin (1856-1923)² avait fondé dès décembre 1911 une consultation de nourrissons. Ce clinicien, qui exerçait en tant que médecin traitant dans notre cité, était un précurseur de la médecine préventive pour la petite enfance. La co-fondatrice de la consultation, Mlle Jeanne Sougné, "infirmière dévouée", visitait les familles à domicile en plus de ses prestations auprès du médecin. Sa sœur, Mlle Hélène Sougné, s'occupait du secrétariat et de la trésorerie. De nombreuses dames bénévoles appelées "dames patronnesses" veillaient au bon déroulement des séances. Madame Follet,

¹ Mes remerciements vont à toutes les personnes qui ont pu me donner quelque renseignement, mais particulièrement à Madame Blaimont-Gaspar pour la gentillesse avec laquelle elle a répondu à ma demande et le travail de recherche que je lui ai occasionné en vue de retrouver et de classer les archives de son papa.

² Le docteur Poskin possédait des talents multiples, s'intéressant tant à l'hydrologie qu'à la musique et à la littérature. Il publia des poésies et des œuvres dramatiques sous le pseudonyme d'Henry Vallier. Sur le plan médical, il fonda également, en 1907, la section spadoise de la Croix-Rouge. Il habitait la maison Art Nouveau située rue du Marché.

"généreuse et discrète protectrice de la première heure", devint présidente d'honneur en 1930, succédant à Madame la Baronne Joseph de Crawhez.³

Durant ses premières années, l'œuvre de Spa ne vécut que de dons privés et des bénéfices de fêtes de charité.⁴ C'est grâce au dévouement et à la générosité de ses membres qu'elle put subsister durant la Première Guerre mondiale. En 1919, M. Maquet, premier directeur général de l'O.N.E., agréa la fondation de Spa. Il lui conférait ainsi un statut officiel. L'organisme nouvellement créé prenait en charge les honoraires du médecin, le traitement de l'infirmière visiteuse et versait, en plus, un petit budget annuel pour les frais de fonctionnement.

En 1920, le docteur Poskin sollicita l'aide du docteur Pierre Gaspar (1891-1938) qui venait se réinstaller dans sa ville natale. Spadois d'origine, ce dernier avait en effet commencé à l'Université de Liège des études que les événements de 1914 avaient interrompues. Il avait servi dans les tranchées pendant les quatre longues années de guerre. A l'issue du conflit, il avait obtenu son diplôme et avait exercé les fonctions de chef de clinique en obstétrique à l'Université. A la mort du docteur Poskin, en 1923, Pierre Gaspar devint le médecin titulaire de l'œuvre de l'Enfance de Spa où, pendant dix-huit ans, il soigna, conseilla et aida les enfants ainsi que les mères de famille spadoises, toujours secondé par les demoiselles Sougné et les dames de comité.



Le docteur Pierre Gaspar (1891-1938)

(Coll. Musée de la Ville d'eaux)

³ Les citations entre guillemets sont empruntées au discours prononcé par le docteur Pierre Gaspar à l'occasion du vingtième anniversaire de l'œuvre de l'Enfance de Spa, le 1^{er} août 1932. Une copie de ce discours, aimablement procurée par Madame Blaimont-Gaspar, sera déposée au Fonds Body.

⁴ L'œuvre de Spa recevait des dons de particuliers, mais organisait également une tombola annuelle dont les lots étaient gracieusement procurés par les commerçants de la ville. De son côté, le doyen de Spa octroyait à l'œuvre le produit d'une collecte estivale tandis que la direction du Casino organisait chaque été à son bénéfice une soirée au théâtre.

A cette époque, la société Spa Monopole mettait gracieusement à la disposition de l'œuvre une série de cabines de l'établissement des bains pour les jeunes convalescents et les enfants "débiles", c'est-à-dire de santé délicate. Ils pouvaient ainsi bénéficier de l'action des eaux ferrugineuses et des bains carbogazeux.

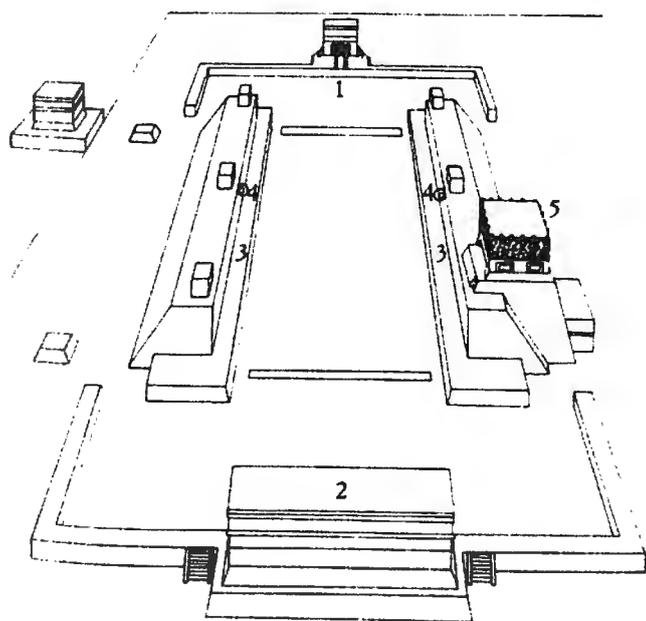


(Coll. Musée de la Ville d'eaux)

Jusqu'en 1929, la consultation de nourrissons avait dû fonctionner dans des locaux de fortune dont les adresses se sont perdues. A cette date, le collège échevinal mit gracieusement à sa disposition un local chauffé et éclairé, accompagné d'un subside de 6000 francs par an. Le local se situait dans le fond de la cour de l'actuel hôtel de ville, à l'époque école de musique. On y accédait par la rue Storheau. Après le décès du docteur Pierre Gaspar en 1938, la consultation de nourrissons y poursuivit ses activités jusqu'à la fin des années 1940, avec la doctoresse Pottier et comme infirmière, Mlle Biffer, puis avec le docteur Henrard assisté de Mlle Plucker.

Par la suite, la consultation déménagea dans l'aile droite du Waux-Hall, alors orphelinat, puis dans différents locaux. Mais cela, c'est une autre histoire...

Christiane Vanhoorne-Harion



Chichen-Itza

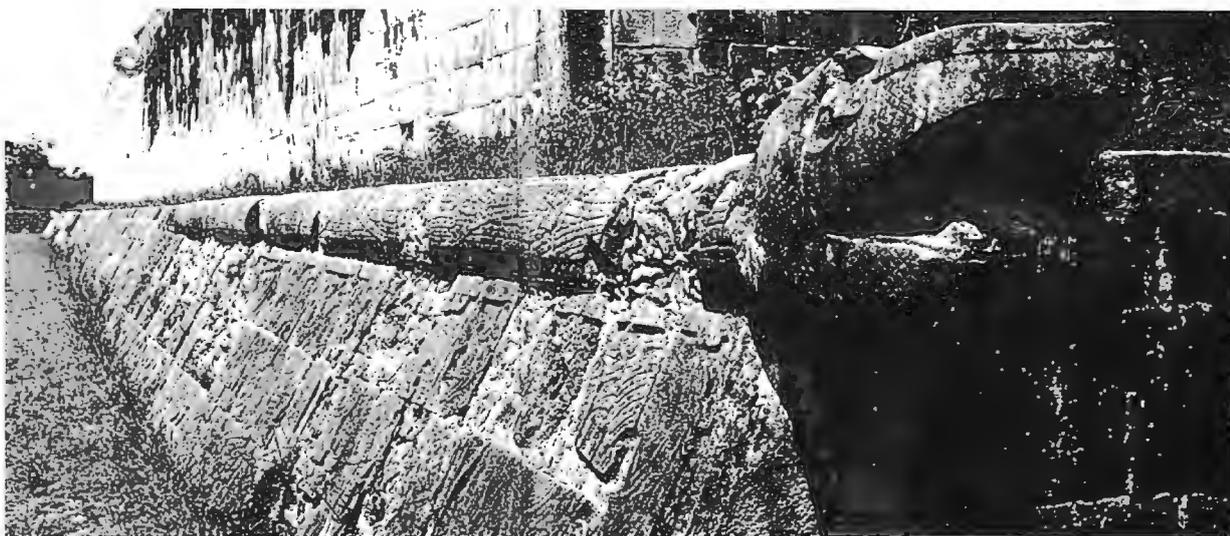
Reconstitution du Jeu de Paume

- 1. temple nord
- 2. temple sud
- 3. tribunes des spectateurs
- 4. endroits dans les murs où étaient placés les anneaux de pierre
- 5. temple des Jaguars

Photo 1.



Panorama du jeu de paume - Chichen-Itza. Photo 2.



Chichen-Itza – la terrasse du jeu de paume bordée par un long serpent (Quetzalcóatl, faiseur de pluie, divinité toltèque). Au centre un des deux anneaux de pierre. Photo 3.

Du jeu de paume au tennis à Spa

PLONGEE DANS L'HISTOIRE

Le jeu de paume est le plus ancien de tous les jeux et amusements de plein air qui nécessitent l'emploi d'une balle.

HOMERE, dans son «Odyssée», décrit une partie de jeu de balle entre la princesse Nausicaa, qui recueillit Ulysse, et ses suivantes.

Les Grecs qui le nommaient «sphéristique» l'enseignèrent aux Romains qui, à leur tour, l'introduisirent en Gaule où il devint très populaire.

Au Moyen-âge, ce jeu se pratiquait dans les parcs et les fossés des châteaux.

AU MEXIQUE – OU LE JEU DE PELOTE ETAIT PLUS QUE PERILLEUX !

Répandu dans toute l'Amérique indienne, le jeu de pelote était tout particulièrement développé en Amérique Centrale où il était pratiqué par toutes les grandes civilisations.

Chaque cité maya classique possédait un ou plusieurs terrains de jeu.

Dans la péninsule de Yucatan, ***Chichen-Itza*** l'ancienne et immense cité maya enchevêtrée dans la forêt qui l'a longtemps ensevelie, héberge le plus grand terrain de jeu de balle depuis l'an 500 (juego de pelota en espagnol, poktakop en maya).

Le terrain de ***Chichen-Itza*** est le plus imposant de tout le Mexique: 168 mètres de long sur 37 mètres de large. Les trois édifices, construits sur son périmètre, en soulignent l'importance: deux petits temples aux extrémités du terrain et le très original «Temple des Jaguars» qui domine le mur de l'est (Photos 1 et 2).

Plus qu'un sport, le jeu de balle possédait une dimension rituelle.

Ce jeu était une représentation de la course du soleil, incarnée par la balle et de l'issue de la partie dépendait la fertilité de la terre.

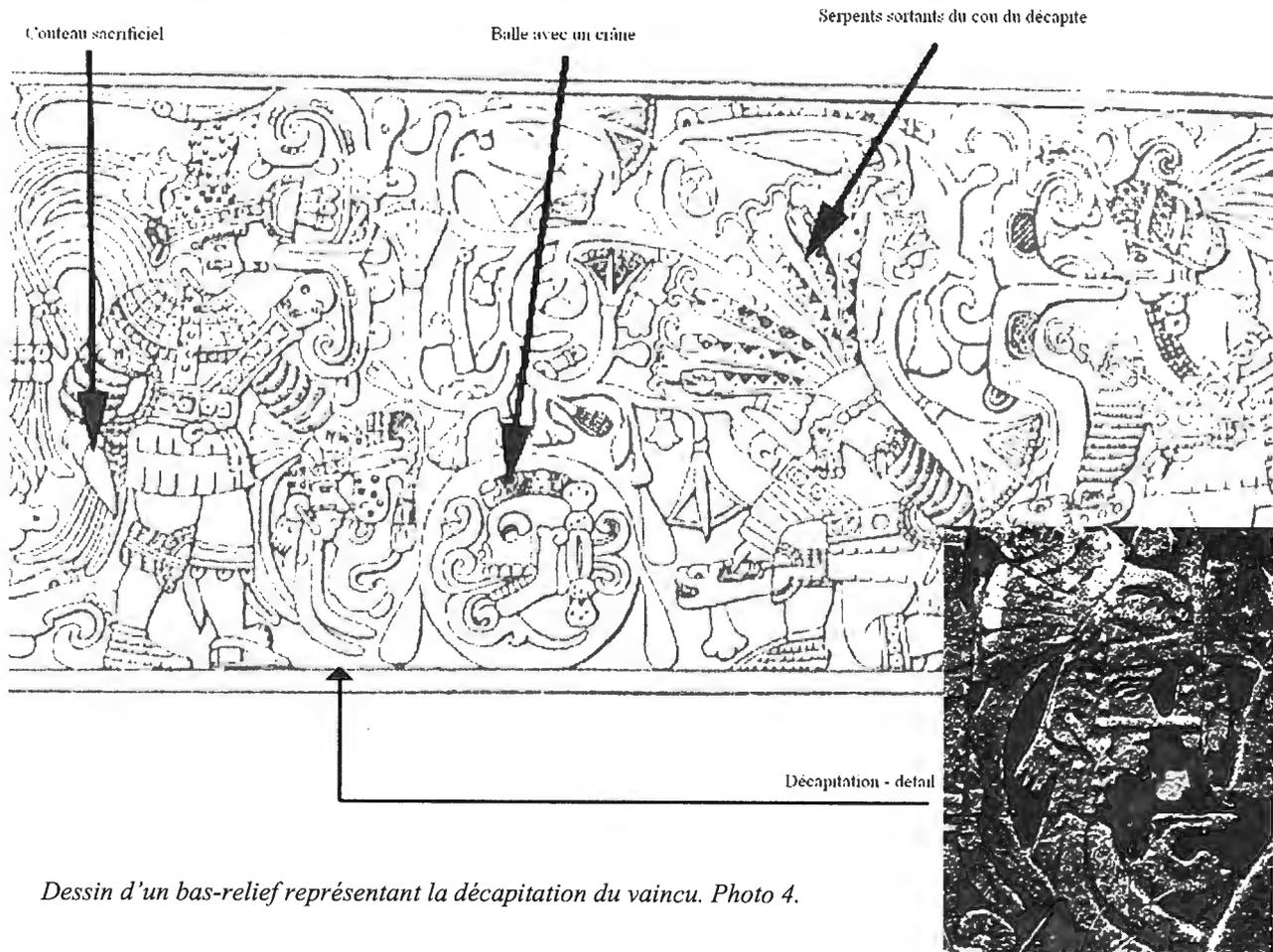
Les deux équipes priaient pendant la nuit qui précédait l'affrontement

Le but était de marquer des points comme dans tout jeu de balle.

Celle-ci, dure et lourde de trois kilos, fabriquée dans le caoutchouc d'un hévéa sauvage, spécialement saigné à cet effet, devait être projetée à travers deux étroits anneaux verticaux, en pierre, placés au centre sur les murs latéraux de 8 m. de haut (Photo 3).

Tout ceci n'est encore rien quand on apprend que la balle ne peut toucher le sol et que les joueurs, entre deux et douze, le plus souvent sept, ne peuvent se servir que de leurs hanches, genoux, cuisses et avant-bras, en aucun cas de leurs mains ni de leurs pieds.

A la fin de la partie, le vaincu est sacrifié! Décapité. Bas-relief de la terrasse Est du jeu de paume (Photo 4). La balle, arrosée du sang des vaincus, est offerte aux dieux en la brûlant.



Dessin d'un bas-relief représentant la décapitation du vaincu. Photo 4.

C'est un honneur que d'offrir aux dieux le sang du perdant afin de s'assurer une bonne saison de plantations et une abondante récolte.

Ce sont les bas-reliefs, toujours visibles, sculptés sur les murs du jeu de balle qui ont servi de témoignages aux archéologues ainsi que les récits des chroniqueurs espagnols dans les années qui suivirent la conquête.

DE L'USAGE POLITIQUE D'UNE SALLE DU JEU DE PAUME.

Le «*Serment du Jeu de Paume*» est un engagement d'union pris le 20 juin 1789 en la salle du Jeu de Paume, à Versailles, par les 577 députés du Tiers Etat, aux Etats Généraux de 1789. Face aux pressions du roi de France Louis XVI, ils firent serment de ne se séparer qu'à l'écriture d'une constitution. Si ce serment n'eut pas de portée juridique son impact symbolique fut très fort.

Evénements:

Au début de la Révolution française, une épreuve de force s'engage entre les représentants du Tiers Etat d'une part, le Roi et les Ordres Privilégiés d'autre part.

La bourgeoisie, pétrie des idées des Lumières (mouvement rationaliste) est désenchantée par l'absence de réformes lors des premiers Etats Généraux.

L'ancestrale organisation des Etats Généraux attribue une voix à chaque ordre. Il n'y avait qu'une voix pour les non privilégiés qui représentaient 95% de la population française.

C'est pourquoi le Tiers-Etat, les députés réformistes, de la noblesse et du clergé, réclamaient le vote par tête. Si chaque député dispose d'une voix, tout paraît possible.

Aux Etats Généraux du 6 mai 1789 les députés du Tiers Etat refusent de se réunir séparément.

Après un mois de discussion et de négociation, lors d'une vérification bailliage par bailliage (circonscription) des pouvoirs des élus des trois ordres, avec l'appui de dix élus du clergé, ils adoptent une motion faisant d'eux «l'Assemblée nationale».

Louis XVI en vue d'empêcher toute nouvelle décision et de casser celle prise, prétextant des réparations, interdit aux députés du Tiers Etat l'accès à la salle de l'hôtel des menus plaisirs où se tenaient les Etats Généraux.

Guidés par le député Guillotin, les députés se réunissent dans la salle du jeu de paume, non loin du château de Versailles.

Pour emporter la décision des hésitants et les contraindre à aller de l'avant, l'abbé Sieyès et deux autres députés, rédigent le serment suivant qui sera lu et signé :

«L'Assemblée Nationale, considérant qu'appelée à fixer la constitution du royaume, opérer la régénération de l'ordre public et maintenir les vrais principes de la monarchie, rien ne peut empêcher qu'elle continue ses délibérations dans quelque lieu qu'elle soit forcée de s'établir et qu'enfin partout où ses membres sont réunis, là est l'Assemblée nationale ;

Arrête que tous les membres de cette assemblée prêteront, à l'instant, serment solennel de ne jamais se séparer et de se rassembler partout où les circonstances l'exigeront, jusqu'à ce que la Constitution du royaume soit établie et affermie sur des fondements solides et que le dit serment étant prêté, tous les membres et chacun d'eux en particulier confirmeront, par leur signature, cette résolution inébranlable».

Le 23 juin devant l'Assemblée Louis XVI casse les décisions du Tiers Etat et interdit aux trois ordres de siéger en commun. Il promet quelques réformes et enjoint aux représentants de se retirer. Les gardes semblant vouloir disperser les députés, qui refusent d'obéir, quelques députés de la noblesse, dont La Fayette, mettent la main à l'épée.

C'est à ce moment que Mirabeau aurait prononcé la fameuse phrase: «Allez dire à ceux qui vous envoient que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous ne quitterons nos places que par la force des baïonnettes».

Le Roi capitule: s'ils ne veulent pas s'en aller qu'ils restent.

Le 27 juin, il ordonne aux privilégiés des deux ordres de se joindre au Tiers Etat, en une chambre unique.

Au XVIIIème siècle le serment a une valeur sacrée. Il apporte une garantie de fidélité à la parole donnée. Il montre aussi que c'est la volonté particulière de chaque individu qui fait la souveraineté nationale.

Le peintre DAVID a représenté cette scène dans un tableau devenu célèbre.

Depuis, le jeu de paume de Versailles a été converti en musée.

Le musée du Jeu de Paume, construit sous Napoléon III, se trouve, actuellement, dans le Jardin des Tuileries, place de la Concorde à Paris.

PLONGEE DANS LE SPORT : LE JEU DE PAUME

Le **jeu de paume** est un jeu de balle, pratiqué depuis l'antiquité, en Europe, en Amérique mais aussi en Australie.

Il consiste à se renvoyer, une balle, appelée «ESTEUF», avec la paume de la main nue au-dessus d'un filet à la manière du tennis. Il se pratique en individuel, en double mais aussi en triple et quadruple (4 contre 4). Le port d'un gant de cuir afin de protéger la main qui frappe la balle se généralise à la fin du XIIIème siècle.

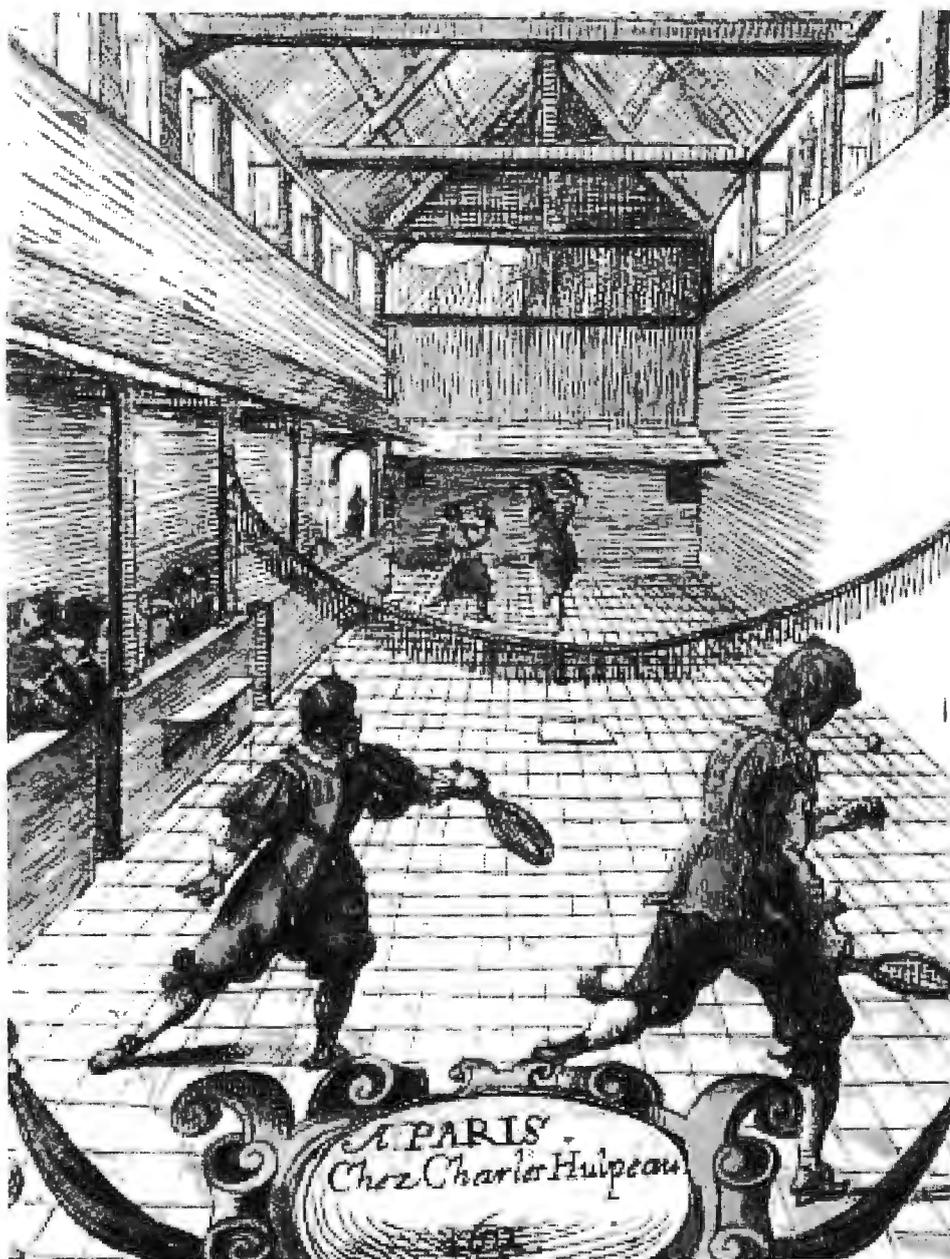
La façon de compter les points (15, 30, 40, jeu) est toujours utilisée au tennis.

Ce jeu est l'ancêtre direct de la balle pelote, de la pelote basque, du tennis et plus généralement de tous les sports de raquette. Le fait qu'il se pratiquait à la Cour explique le nom du terrain de jeu que l'on nomme «Court de tennis».

LE JEU DE PAUME : SPORT ROI DURANT QUATRE SIECLES.

La paume se pratique à l'origine en plein air, mais dès le XIVème siècle, les terrains de jeu sont couverts d'un toit donnant naissance aux salles de jeu de paume aussi appelées «tripots».

Il n'y avait pas d'arbitre, il fallait respecter le jugement ... des spectateurs, nous dit Vive ami d'Erasmus (Photo 5).



Terrain de jeu de paume partagé en deux parties égales. Photo 5.

Interdiction absolue de se mettre en colère et obligation de s'essuyer et de changer de chemise à la fin de chaque jeu!

La raquette apparaît en 1505. Le battoir, raquette pleine en bois, était apparu au siècle précédent. Ensuite, la raquette dispose d'un grillage de vieux parchemins, et enfin de cordages en chanvre ou en boyau au XVIème siècle.

Le XVIème siècle qui s'ouvre sur cette innovation est l'âge d'or du jeu de paume en France.

Quelle folie ce jeu de paume!

Quelques chiffres pour illustrer ce fabuleux succès:

On ne dénombre pas moins de 1800 salles et terrains en plein air à Paris et la folie du jeu de paume touche tout le monde, du Roi au simple enfant, sans oublier les femmes. C'est pourquoi, le 22 juin 1397, le prévôt de Paris interdit, en vain, la pratique du jeu de paume, tous les jours, sauf le dimanche, vu que les petites gens quittaient leur ouvrage et leur famille, les jours ouvrables ce qui était préjudiciable à l'ordre public!

Les lettres patentes du roi de France François 1er en date du 9 novembre 1527 officialisent le professionnalisme sportif en jeu de paume notamment.

Le jeu de paume fut le premier sport à attribuer un titre de «champion du monde» dès 1740 sans interruption jusqu'à aujourd'hui sauf en 1940, où la fédération française de jeu de paume fut comme d'autres sports, interdite par le régime de Vichy.

La paume, au XVIème siècle, était, en effet, le passe-temps favori des gentilshommes, le jeu le plus en honneur. Sous le règne d'Henri IV, il faisait fureur; à ce point que Dallington en 1598, voyageur anglais, compta soixante places de paume rien qu'à Orléans et à peu près trois cents dans Paris. «C'est à croire ajoutait-il, que les Français sont tous nés une raquette à la main. Les joueurs sont plus nombreux que les buveurs de bière en Angleterre»!

Henri IV, le Béarnais, le «Vert Galant» était des plus ardents au point de disputer une partie le jour de sa première arrivée à Paris ce qui le rendit populaire. Les écus qu'il gagnait, il les empochait précieusement de peur qu'ils ne passassent, comme il disait, dans les caisses de ses trésoriers.

Le goût s'en était nécessairement répandu un peu partout sur le continent.

Don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, jouait cinq à six heures de suite à la paume.

A noter que le roi pratiquait le jeu de paume, mais il ne frappait pas la première balle lui-même, ce qui n'était pas digne de son rang. C'est un de ses serviteurs qui se chargeait de mettre la balle en jeu, d'où le mot «service».

Avant de frapper la balle au jeu de paume, le joueur prévenait son adversaire, en criant «tenetz». Tenetz était le mot «tenez» en ancien français. Ce mot est ensuite passé par différents stades «tens, tennise,

tenyse», pour enfin devenir «tennis» alors qu'on pouvait s'attendre à raket-ball comme basket-ball, football.

Si l'on s'en réfère aux règles régissant le jeu à cette époque, l'emplacement intérieur devait avoir 50 mètres de long sur 12 de large, alors que la surface de jeu actuelle, d'un court de tennis, est de 23,77 m. de long sur 10,95 de large à laquelle il faut ajouter une zone de recul et de dégagement latéral.

Le terrain en terre battue était partagé en deux parties égales par une corde.

La hauteur du sol aux fermes soutenant la toiture devait avoir au moins sept mètres.

Aux extrémités et sur un des côtés, courait une galerie basse, couverte d'un toit en pente, nommé toit de service, soutenu par des piliers. Les ouvertures entre les piliers, munies de grilles, permettaient aux spectateurs de suivre les parties sans être inquiétés par les balles qui, alors, n'étaient pas en caoutchouc.

Pour maintenir la blancheur des balles, les apprentis les remuaient dans des sacs remplis de son.

Le tableau de Gabriel BELLA (Photo 6) représente un match de jeu de paume où le double était déjà d'actualité. On remarque à la droite du tableau, un personnage qui, après avoir utilisé une échelle, semble récupérer une balle.

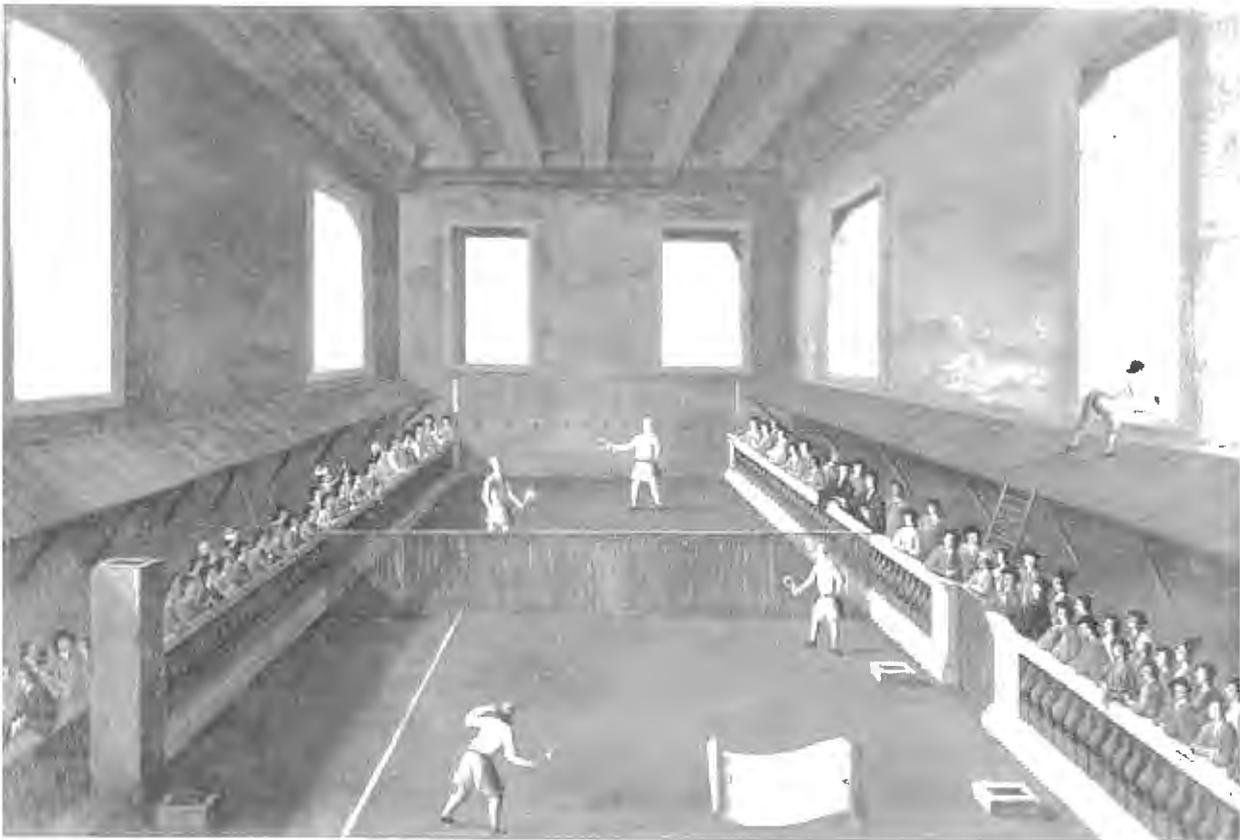


Photo 6.

Gabriel BELLA était un peintre italien du XVIIIème siècle actif dans la première moitié de ce siècle. De nombreux tableaux de lui sont conservés dans la galerie Quérini à Venise et représentent pour la plupart, des combats d'athlètes, des prouesses de toréadors et des reproductions de réjouissances publiques.

Les salles de jeu de paume étaient souvent peintes en noir, d'où la tenue blanche pour les joueurs, que les Anglais continuent à imposer au tournoi de Wimbledon.

L'expression «épater la galerie» se disait alors d'un joueur qui réussissait un beau coup qui épatait les spectateurs, groupés dans la galerie.

Malgré la diminution de la vogue du jeu de paume, les jeunes gentilshommes ont continué à pratiquer cet exercice jusqu'à la Révolution, époque où il cessa.

Paris avait encore 23 salles de paume en 1760. Il n'y a plus aujourd'hui debouts que deux jeux, ceux des Tuileries et Fontainebleau.

Outre les salles où se jouait la courte paume, *la longue paume*, en plein air, réclamait un terrain uni, bien battu, un préau, une esplanade et une enceinte de 150 à 160 mètres de long sur 25 à 30 mètres de large. La balle ou esteuf est renvoyée de volée ou après le premier bond. Si la balle touche le sol deux fois, on l'arrête et l'endroit où elle cesse de rouler s'appelle «chasse», on «tire la chasse ou on la défend».

Un jeu est de soixante points et une partie de quatre, cinq ou six jeux selon le nombre de joueurs. On change de camp, on «passe» dès qu'il y a «deux chasses».

Conséquence de la bataille d'Azincourt, en 1415, le duc et poète Charles d'Orléans est emprisonné pendant deux décennies en Angleterre. Durant cette captivité, il introduit en Angleterre le jeu de paume qu'il pratique quotidiennement.

C'est de ce fait que le jeu de paume deviendra tennis et repassera la Manche.

En effet, le jeu de paume inspira, plus tard, un certain Major anglais nommé Walter Clapton Wingfiels. Profitant de l'apparition du caoutchouc en Europe ce qui donna naissance à des balles rebondissantes, cet anglais modifia quelque peu les principes du jeu de paume et en 1874, proposa une version (outdoor) à l'extérieur, au lieu d'une salle, qu'il baptisa sphairistique (du grec sphéristique).

Pendant trois ans, il améliora les règles et en 1887, la version quasi définitive de ce sport devenu le tennis vit le jour et n'a, depuis, pour ainsi dire plus été que peu modifiée.

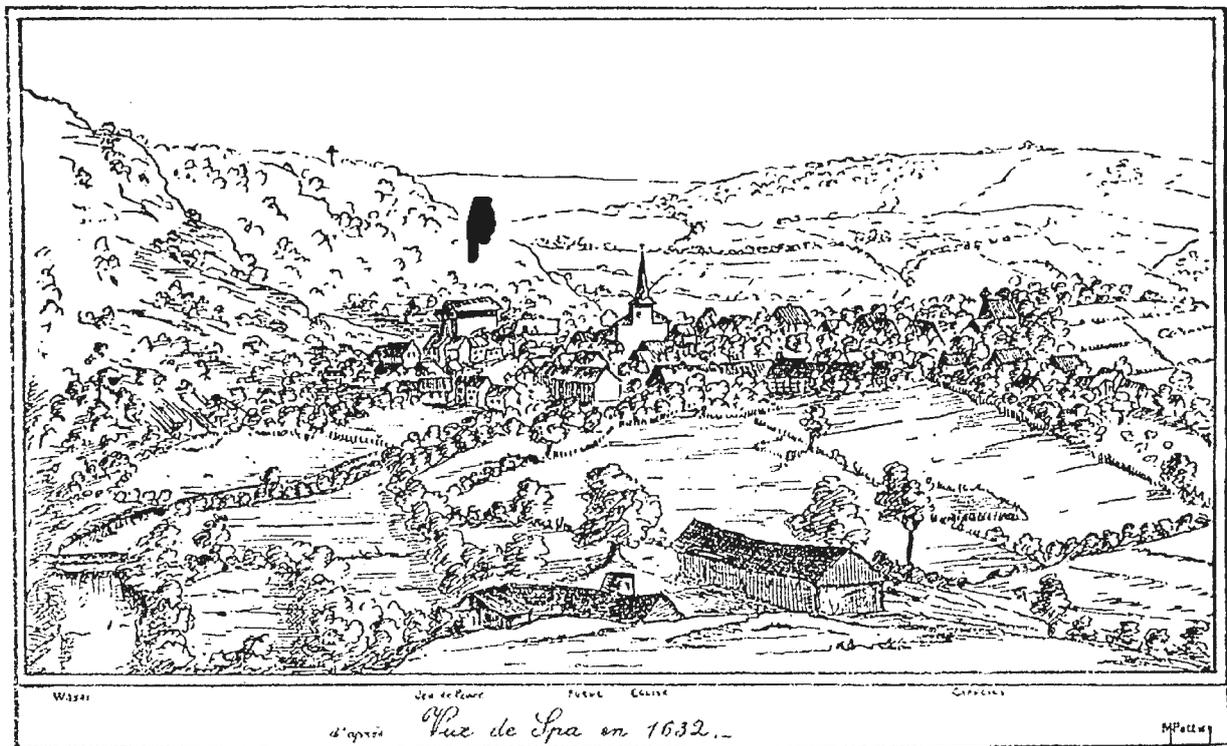
Au départ, ce nouveau sport se pratiquait presque exclusivement sur gazon, raison pour laquelle on parlait de Lawn tennis soit tennis sur pelouse.

LE JEU DE PAUME A SPA

Très à la mode, le jeu de paume plaisait aux riches seigneurs, surtout français, qui fréquentaient nos sources d'eaux minérales.

Afin de répondre aux désirs de ces «bobelins», nos édiles autorisèrent, à la fin du XVIème siècle, la construction d'une salle de jeu de paume.

Depuis 1574, adossé au pied de la colline de Spaloumont (actuellement la rue du Jeu de Paume) (Photos 7, 8, 9, 10 et 11) à l'emplacement occupé par l'hôtel des Princes et les constructions voisines, au bord du seul chemin, allant à Verviers et à Aix-la-Chapelle, un vaste bâtiment dressait ses murailles, et le toit surplombait les côtés.



Vue de Spa par Maurice Pottier (Spa 1900-1946) d'après un anonyme hollandais. Photo 7

Cette salle était presque aussi haute que la tour de pierre de l'église.

Le bâtiment d'une dizaine de mètres d'élévation, comprenait une galerie extérieure percée sous le toit d'ouvertures.

Particularité étrange, cette construction n'était percée d'aucune fenêtre, elle ne prenait jour qu'au moyen des dites ouvertures, vaste espace vide entre le faite des murs et la toiture.



Le bout de la rue du Marché
 et le début du futur boulevard des Anglais
 avec la montée du vieux chemin de Verviers (rue du Jeu de Paume).

*Joseph Body : le bout de la rue du Marché et le début du futur boulevard des Anglais avec la montée du vieux chemin de Verviers (rue du Jeu de Paume). Photo 8.
 (Coll. du Musée de la Ville d'eaux)*

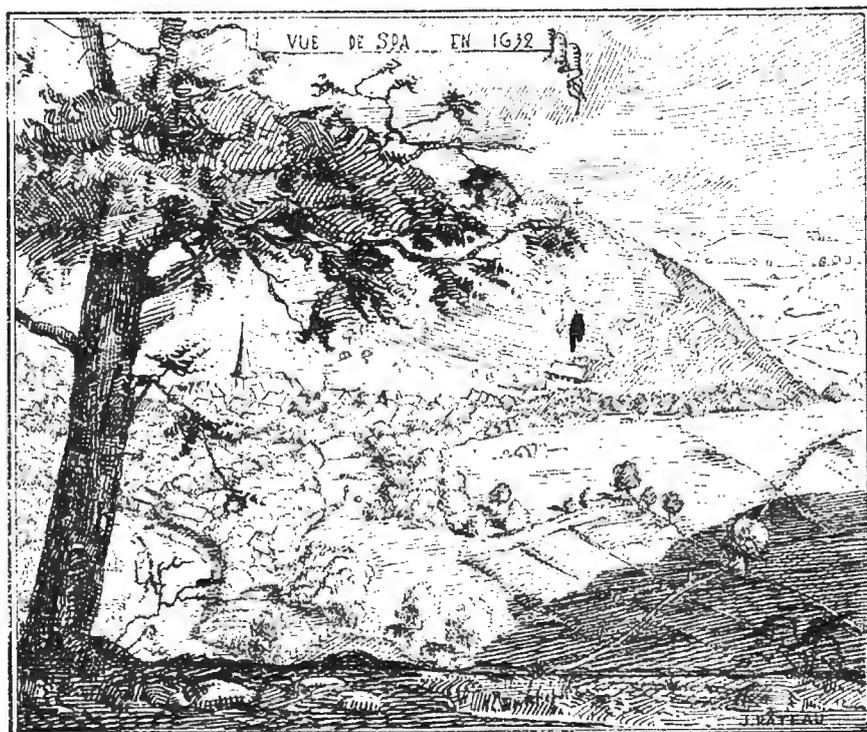


Photo 9.

*La rue du Jeu de Paume
(1890), ancien chemin vers
Verviers, Limbourg et Aix,
via Polleur.
Photo 10.*



*La rue du Jeu de Paume (anciennement
rue de la Carrière) en 2007.
Photo 11.*

Cette bâtisse était renseignée :

« SPHERISTERIUM, POSTEA DEMOLITUM »

Un jeu de paume, à Spa et couvert encore : c'était un véritable plaisir pour les amateurs de pratiquer leur exercice favori en tout temps, par les jours de pluie ou ceux de la canicule !

Si la plupart des villes cédèrent à la mode, il est facile de comprendre que Spa ait eu aussi son jeu de paume.

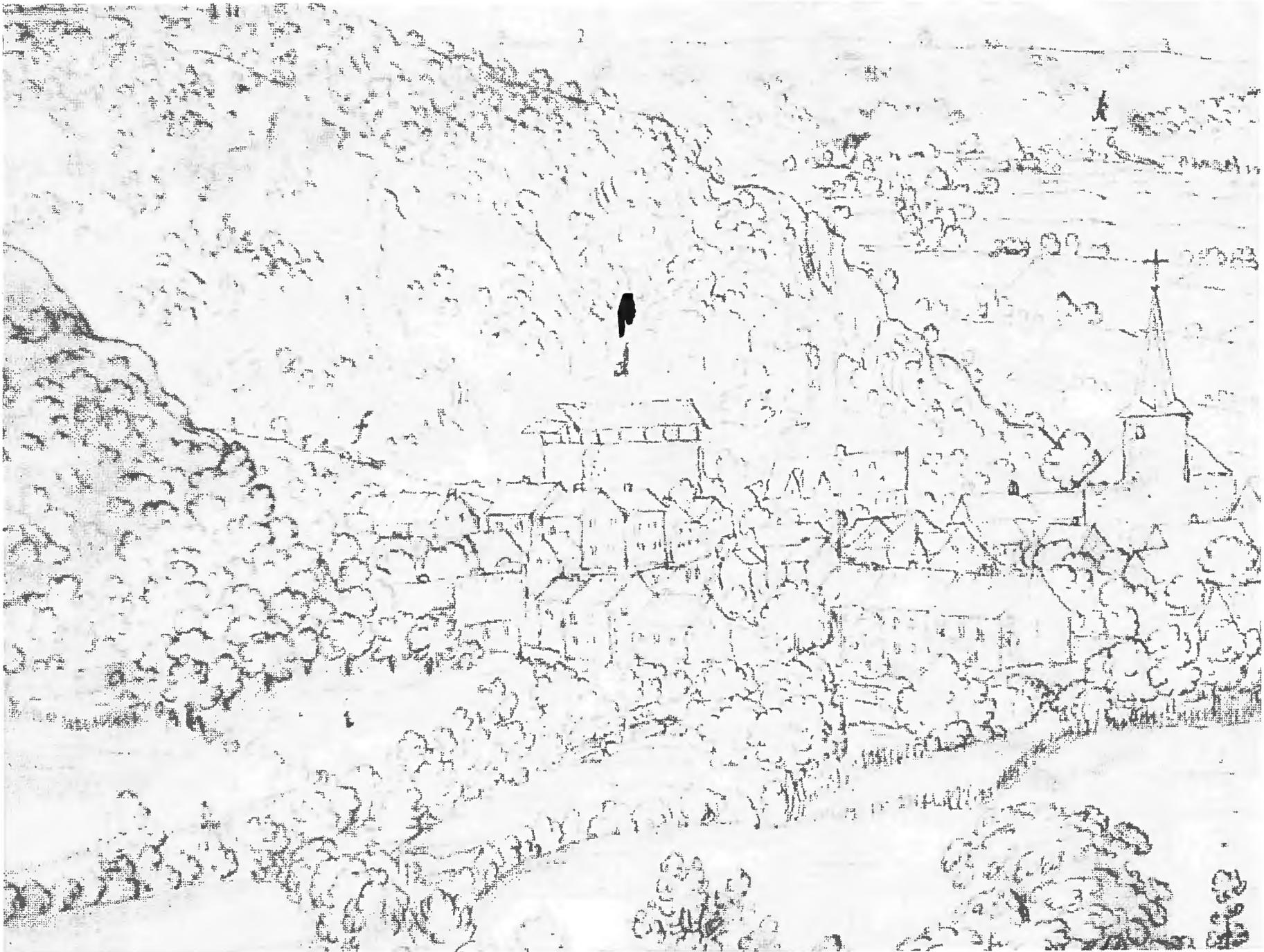
Ses visiteurs presque tous, grands seigneurs de France, d'Italie, de Flandre et du Brabant et forcément oisifs, avaient grand besoin de distractions.

Louis XIV, adoptant le billard, suscite un désintérêt pour la paume. Suivant la mode, nos bobelins délaissèrent ce jeu et les Spadois, n'ayant en aucun temps été attirés par ce sport, le bâtiment fut démoli comme le stipule la mention ci-dessus.

Il faut donc croire qu'à SPA le jeu de paume n'eut qu'une existence éphémère alors que des parties de jeu de balle sont encore très suivies dans le Hainaut.

Ephémère puisque, parmi les divertissements de Bobelins, cités par Pierre Bergeron en son « Voyage es Ardennes, Liège etc. » il énumère: danses, ballets, courses de bagues, chevauchées, il ne nomme pas la paume et aucun chroniqueur, aucun voyageur, parmi ses contemporains n'en parle ni ne signale cet amusement des visiteurs de Spa.

Quoi qu'il en soit, une salle de jeu de paume exista bel et bien à Spa dès la fin du XVIème siècle et sans le dessinateur inconnu auquel nous devons la curieuse série de vues de Spa, le souvenir n'en eût été gardé (Photo12).



Dessin d'un artiste anonyme hollandais (Coll. Musée de la Ville d'eaux). Photo 12.

Sur le plan de Spa levé en octobre 1780 par C. Le Comte, le bâtiment figurant sous le numéro 24 pourrait être celui du jeu de paume (début du vieux chemin menant vers Aix-la-Chapelle) (Photo 13).



Photo 13.

DANGEROUSITE DU JEU DE PAUME

A la lecture des documents et ouvrages consultés nous avons pu découvrir des cas de dangerosité du « jeu de paume » :

- Ainsi chez les mayas, les rencontres « sportives » étaient une occasion de mettre en compétition deux groupes distincts de la société indienne: le groupe des vainqueurs prenait en charge l'exécution de certains rituels, celui des vaincus fournissait les victimes nécessaires aux sacrifices (décapitation).

- Certains « paumiers » peu scrupuleux n'hésitaient pas à bourrer leurs éteufs de pierres provoquant des accidents parfois mortels. Ainsi, en fut-il, du frère de Montaigne qui décéda de cette façon.

- Dans « la double vie de VERMEER » Luigi Guarneri écrit page 125 :

« La version 1606 du DINER D'EMMAÛS fut réalisée par LE CARAVAGE alors qu'il était caché dans les propriétés du prince Marzio Colonna, au sud de Rome, afin de se soustraire à une condamnation pour homicide commis à la suite d'une rixe, durant le jeu de paume. »



Panorama de la ville de Spa pris au dessus de la rue du Jeu de Paume en 2007. Photo 14.

A suivre...

M. PONCELET et L. GUYOT

Ouvrages consultés:

Merveilles du Monde : Les Mayas par Pierre Ivanoff

Wikipédia : l'encyclopédie libre

Albin BODY : Histoire et bibliographie « monuments spadois disparus »

Chronologie spadoise Fondation A HARDY par P.Y. Lejeune.

Rues et promenades de Spa G.E. JACOB

La Libre Belgique du 23 avril 2007 : « jeu de paume et sphairisticke » par Patrick Haumont

Les amusements de Spa J. Ph. de Limbourg

Les Cahiers Ardennais 1933 « le jeu de paume » par G. SPAILIER

A propos du "Belvédère et des stations de plein air"

Plusieurs lecteurs ont réagi à ce texte paru dans HAS de septembre dernier et nous ont fait parvenir les quelques informations suivantes:

1. Pendant les années allant de +/- 34-35 à 1939, juste après l'occupation de l'établissement par Mr et Mme GERLAXHE, l'hôtel fut exploité par la famille GITTNER de confession israélite, dont tous les membres ne revinrent jamais des camps de déportation.
2. Fin 1944, le bâtiment subit de sérieuses dégradations en son milieu, lors du bombardement des maisons d'en face de l'Avenue des Lanciers, où là, de triste mémoire, il y eut deux personnes tuées et des blessés.
3. Quelques années après la guerre, quand l'immeuble et les terrains furent vendus en plusieurs lots, la partie de droite fut achetée par le peintre Dieudonné JACOBS qui possédait déjà une maison au bout de l'avenue Dr Pierre Gaspar, où il avait son atelier (+/- en 1950). Il y installa un salon de réception où il recevait ses amis, y exposait parfois ses toiles et se partageait entre ses deux résidences.
En 1967, la veuve et les héritiers JACOBS vendirent ce qui devint donc la maison de repos, comme signalé antérieurement.
4. Cette ancienne séniorie, donc l'actuel n°3, vient d'être acquise tout récemment par une personne étrangère à la ville, qui le transforme en immeuble à appartements, idée qu'avait déjà eue en son temps Dieudonné JACOBS, mais restée au stade projet.
5. Concernant les Stations de Plein Air, il est bien exact que le jour de son arrivée, chaque enfant devait apporter un bol marqué à son nom, bol qui lui était restitué lors de son départ.

J'adresse un grand merci à Mmes et Mrs N. DEMOULIN, J. HENRARD, J. HURDEBISE, Y. ORTEGAT-JACOBS via P. et R. NYS, à qui nous devons tous ces renseignements complémentaires.

A méditer...

« Les musées devraient faire autant de publicité que les eaux minérales : source de bienfait pour votre corps, reconnues d'utilité publique. Certains ont besoin de s'asseoir dans la position du lotus, d'assister à des conférences de télévangélistes ou de s'imposer des régimes extrêmes (...) le meilleur moyen de vivre en harmonie avec le monde, avec l'espace et le temps, c'est d'entrer dans un musée, de communier avec la beauté, la laideur, l'humour, la passion, tout le reste. »

Extrait du roman d'Adrien Goetz intitulé *Intrigue à l'anglaise* (Grasset, 2007).

* * *

Erratum

Dans notre bulletin précédent, une erreur s'est glissée dans la petite notice introduisant l'article consacré au chevalier Charles de Thier (p. 123).

Son décès ne remonte évidemment pas à un siècle mais à une quarantaine d'années, le 6 décembre 1966 exactement.



Portrait réalisé par Yvon ADAM (1932- ?) et illustrant la plaquette souvenir « Au chevalier de Thier 1875-1966 » éditée à l'occasion de son décès.

Le 10 mai 1940, évacuer ou rester ?

Un choix cornélien

Le vendredi 10 mai 1940 a été vécu de manière très différente par les Spadois et non Spadois dont j'ai recueilli le témoignage. Je vais évoquer de manière succincte cinq des interviews spadoises et quatre des non spadoises.

Le 10 mai 1940, la question que se posent tous les Belges résidant à proximité de la frontière allemande est la suivante : faut-il évacuer ou rester ? Le ministre de la Santé publique, Marcel-Henry Jaspard, dans une allocution relayée par la radio et les journaux le 14 février 1940, demande à la population de rester sagement chez elle.⁵ Mais que peut l'appel d'un ministre face aux souvenirs des massacres d'août 1914 ? Deux des témoins le soulignent : « *Beaucoup de gens avaient vécu la guerre de 14 et ils avaient une trouille bleue. Il y avait beaucoup dans les mémoires les atrocités de 14.* »

Comme si cela ne suffisait pas, les autorités elles-mêmes ont une attitude qui évolue au cours de cette période, ce qui ne facilite pas le choix des citoyens. Le gouvernement provincial de Liège, dans sa note du 14 novembre 1939, ordonne aux bourgmestres : « *subsidièrement à une circulaire du 5 septembre 1939 ... à la demande de l'autorité militaire ... l'organisation de l'éventuelle évacuation de la population de votre commune ... Les transports envisagés se dérouleront à un jour J qui sera fixé en temps opportun. Veuillez organiser, dès à présent, l'amenée des évacués vers la ou les gares d'embarquement et leur répartition entre les trains, en tenant compte des horaires suivants et du fait que chaque train pourra emmener 1000 (mille) personnes* ». ⁶

Devant l'encombrement éventuel des routes et des voies de chemin de fer, qui aurait (et aura) pour conséquence de contrarier les mouvements des troupes belges et alliées, mais également devant l'affolement de la population⁷, d'autres instructions sont promulguées le 9 mars 1940 : « *Le gouvernement a décidé D'ABROGER l'instruction générale pour le déplacement général des populations... En conséquence : La notion d'évacué obligatoire est abandonnée. En cas d'agression soudaine ou d'invasion brusquée de notre territoire, la population civile des localités se trouvant sur la ligne de feu ne pourra être évacuée. Les habitants de ces localités seront prévenus à temps par l'autorité militaire d'avoir à se mettre à l'abri. Le gouvernement estime cependant que les citoyens EN ETAT DE BESOIN qui considèrent leur sécurité en danger au lieu de leur résidence habituelle pourront bénéficier dès à présent, s'ils quittent celle-ci pour assurer leur sauvegarde, des allocations prévues en faveur des réfugiés...*

⁵ VANWELKENHUYZEN J. et DUMONT J., *1940 le grand exode*, RTBF éditions, Bruxelles, 1983, p.19.

⁶ Archives de l'administration communale de la ville de Spa.

Il va de soi que dans le cas où un délai suffisant existerait entre l'alerte et l'agression, pour permettre à la population civile de se retirer, le plan d'évacuation naguère mis au point serait exécuté. »⁸

Cette directive laisse en fait le choix au citoyen d'évacuer ou non, en sachant qu'il ne bénéficiera pas de l'aide logistique des autorités, mais qu'il pourra être soutenu financièrement. Retenons comme réaction celle de la Fédération Nationale des Combattants – section de Spa, qui s'insurge contre cette directive et envoie un courrier daté du 18 avril 1940 au Conseil communal de la ville de Spa : *« Puisqu'aussi bien les autorités responsables envisagent froidement, peut-on dire, l'abandon quasi complet de nos populations à leur triste sort sous une domination ennemie, sans organisation préalable et rationnelle de l'évacuation ... il ne nous reste plus qu'à solliciter du Gouvernement ou du Ministère de la Défense Nationale, qu'il accepte au moins de toute urgence de porter au MAXIMUM les dispositions défensives et moyens de destruction installés depuis la frontière jusqu'à chez nous... Nous sollicitons donc de l'administration communale son concours actif auprès du gouvernement. »* C'est dans ce contexte que l'agression allemande se déchaîne et qu'il faut choisir : rester ou partir.

Un même événement, des réactions différentes

Suivant leur choix ou celui de leurs parents, cette journée et les suivantes vont être très différentes pour les Spadois et non Spadois. Parmi les cinq témoins spadois retenus de cette époque, deux sont restés à Spa, deux autres ont évacué et le dernier qui n'était pas à Spa le 10 mai a tenté d'y revenir. Pour ceux qui choisiront l'exode, ce sera comme pour la plupart des réfugiés belges un voyage épique. Un écrit du ministre de la santé publique de l'époque en témoigne. Les migrants devront : *« Se frayer un passage à travers un invraisemblable fouillis de voitures de toutes sortes : camions, autocars, autos ouvertes ou fermées. Dans les unes et les autres avaient pris place des soldats, des enfants, des blessés, des femmes, des religieux ; les uniformes kaki voisinaient avec les robes des prêtres. Tout ce monde était entassé pêle-mêle, au hasard des rencontres involontaires et des plus imprévues. Sur chaque marchepied de chaque véhicule, un être humain avait pris place.*

On eût dit qu'une nation toute entière prenait un départ improvisé pour un gigantesque « cross-country » sans itinéraire et sans guide. »⁹

⁷ Le bourgmestre de Spa en fait part dans une lettre adressée au gouverneur de la province en date du 31 janvier 1940. Archives de l'administration communale de la ville de Spa.

⁸ Idem.

⁹ VANWELKENHUYZEN J. et DUMONT J., *1940 le grand exode*, RTBF éditions, Bruxelles, 1983, p.18.

CERTIFICAT

Le Bourgmestre de la Ville de Spa certifie que Madame GYSBRECHT-
DESONAY , avenue du Lawn Tennis , 33 , habite seule sa
maison et que celle-ci ne peut être réquisitionnée pour
le logement de troupes .

Spa, le 21 mai 1940.

Le Bourgmestre ,



Ils pourront connaître la peur pendant les bombardements, comme l'épouse du journaliste Léon Jacobs nous le raconte : « *J'eus tout juste le temps de saisir les enfants, de sauter un fossé, de nous jeter à terre dans un champ et nous entendîmes crépiter les mitrailleuses, s'élever des cris, des hurlements, le déchirement des explosions.* »¹⁰

Pour ceux restés à la maison, ce sera l'angoisse en attendant l'arrivée des envahisseurs. Heureusement ceux-ci seront presque toujours corrects. Le témoignage de Lucien, habitant à Desnié au moment de l'arrivée des Allemands, en atteste : « *On est allé se coucher vers 9 heures et à un moment donné les Allemands sont arrivés... Ils sont entrés chez nous avec une lampe de poche. Ils ont circulé, regardé et puis c'est tout. Ils regardaient pour caser des soldats. Ils sont allés chez le voisin et dans la maison à côté qui était inoccupée (le mari était parti à la guerre et sa femme était retournée chez sa mère). Ils ont demandé à mon père quand ils étaient partis. Ils ont essayé d'ouvrir mais ils n'y sont pas parvenus. Il y avait deux carreaux au-dessus et puis au milieu il y avait un petit carreau, ils ont cassé celui-ci et avec un bois ils ont ouvert la fenêtre. Ensuite ils sont allés dans le fenil chez nous. Ils ont sorti de la paille et ils sont allés la mettre dans toutes les pièces là-bas et ils se sont couchés dedans. Je ne l'ai pas vu, mais entendu. Chez nous, c'était la même chose, ils ont dormi dans le fenil. Nous, on dormait toujours, à part ma mère qui les accompagnait dans leur installation. Le lendemain matin, mon père et ma mère étaient allés traire les vaches dans la prairie juste en face de la maison. Ils sont revenus avec les cruches et les seaux de lait. Les Allemands sont venus pour avoir du lait. Mon père leur a montré qu'il voulait en garder pour nous. D'abord, on en a pris nous, ensuite, on a mis le seau sur le seuil. Les Allemands ont pris une tasse, un gobelet et ils ont bu le lait. Quand ils ont bu tout le lait, ils sont venus pour donner de l'argent, nous ne savions pas combien demander, car c'était des pfennigs. Certains ont donné quelque chose puis ils sont partis. Ils ont même rangé.* »

Témoignages des Spadois

La première des « non partants » spadois est une fillette de 7 ans, Monique. Son papa se met en route très tôt et quitte Spa en vélo avec des voisins. Monique reste à la maison avec son petit frère de deux ans et sa mère. Celle-ci ferme le magasin d'imprimerie, papeterie et tabac-cigare, ensuite elle tire les rideaux. Tout le quartier est désert.

Un moment donné, sa mère en soulevant le rideau dit : « *Regardez bien mes petits enfants parce que pendant l'autre guerre, j'ai déjà vu cela ; et n'oubliez jamais !* » Ce premier Allemand qu'elle aperçoit vient de la Grande Vecquée. Il est seul. La famille ne quitte pas le domicile familial de toute la

¹⁰ Idem p.98.

journée. Sa mère, comme convenu avec son mari, doit partir avec la mère et la sœur de celui-ci et ses deux enfants en bas âge. Devant la difficulté d'évacuer avec une telle équipe, elle renonce à l'aventure.

René, le deuxième « non partant », est âgé de 12 ans, il entend encore son père entrer dans la chambre où il dort avec son frère aîné, et leur dire « *Lève mes enfants c'est l'guère* ». Pour lui, cela ne signifie pas grand-chose, la suite des événements sera un peu plus explicite à ce sujet. Dans le courant de la journée, il se trouve à hauteur de la place de la Providence, près du pont du chemin de fer, au pied de la rue Deleau. Un moment donné, il entend un bruit inhabituel provenant de la ligne du chemin de fer. C'est une draisienne actionnée par deux Allemands qui descend sur Spa. Dès qu'il voit les soldats, René prend ses jambes à son cou et tout en ne perdant pas les pains qu'il vient d'acheter, remonte la rue Deleau pour ensuite descendre la rue Sandberg. Finalement, il arrive tout essoufflé chez lui. Sa mère, malgré les circonstances et l'ambiance générale qui pousse à évacuer ne le fera pas. Finalement, son père s'en est allé très tardivement parce qu'il reste pratiquement le dernier homme dans la rue, et que certains lui disent : « *Mon Dieu Désiré, ils sont tous partis et tu n'es pas encore parti !* ». Il va jusque Winanplanche. Et là, les gens qui le connaissent bien lui conseillent : « *Désiré ne pars pas ! Retourne ! Il n'y aura rien !* » Convaincu par ces propos, son père revient et d'après notre témoin « *il a fait une bonne affaire* ». Heureux de revoir son père et ayant encore des sous qu'il a gagné au golf, notre interviewé va au magasin chez Monsieur Abel Jérôme, rue de Barisart, chercher des paquets de tabac. René achète 10 paquets de 50 grammes pour 22 francs ! C'est de la fine Fleur de Roisin. Il l'offre à son père.

Pour illustrer cet exode important, servons-nous de la liste des agents communaux spadois « ayant quitté leur poste par suite des événements ».¹¹ On y apprend qu'ils sont 42 à l'avoir fait. Il y a parmi eux 10 enseignants (dont deux femmes). René s'en souvient : « *Un manque de professeurs puisqu'il y en a qui étaient partis en évacuation. On a eu des femmes également comme professeurs. On a fait école mixte. Il fallait bien à l'école moyenne. Un avocat nous a donné cours de français. Une femme de Tiège qui faisait des études en pharmacie a donné cours de flamand. Cela n'a pas duré longtemps, pas jusqu'à la fin de l'année scolaire. Ensuite, on a repris filles et garçons séparés. Le 18 mai au moment de la capitulation, on était à l'école mixte.* »

Pour une autre Spadoise de 14 ans, ce jour funeste va être le début d'un voyage mouvementé. Ses parents sont obligés d'évacuer, car ils travaillent au ministère et ils ont reçu l'ordre de se « replier ». Son père a déjà rejoint son centre à Liège, il est parti à vélo pour regagner son bureau et sa maman qui est à Spa comme employée au téléphone, doit rester jusqu'à la dernière minute. A 6 heures du matin, Yvette part avec sa grand-mère à pied avec leurs valises jusqu'à Nessonvaux. Arrivées sur la grand-route de cette localité, un camion les charge jusqu'à Liège où elles vont retrouver la jeune sœur de la mère d'Yvette qui

¹¹ Archives de l'administration communale de la ville de Spa.

y habite. Son père qui travaille rue Varin, près de la gare, vient leur dire toujours à vélo qu'il faut aller plus loin, que les Allemands avancent. Sa mère les retrouve à Liège et ils partent tous en train. Ils ont le dernier train. La première étape est Bruxelles. Par chance, leur train n'est pas bombardé alors que les autres le sont. Ils ne vont pas plus loin en train que la gare de Louvain qui brûle. Ils finissent par arriver à Bruxelles, d'où ils partent vers Braine-le-Comte où sa grand-mère a une sœur. Après, ils repartent sur Tournai. Et là, c'est au regroupement pour le téléphone et le télégraphe qu'on leur dit : « *Sauve qui peut!* » et ils prennent la direction de la France. La première étape française est dans le Loir-et-Cher et la deuxième étape, puisque les Allemands avancent, est le Lot-et-Garonne. Ils voyagent deux mois avec les cars Léonard, un des ancêtres des cars Léonard actuels.¹² Pendant deux mois, ils logent dans un car. Ils sont une vingtaine. Ils dorment comme ils peuvent et mangent sur le bord de la route. Sauf dans le Loir-et-Cher, car sa maman avec une collègue ont loué une petite maison garnie. Elles pensent ne pas aller plus loin. Ils y restent peut-être trois semaines, puis comme les Allemands avancent, ils repartent pour le Lot-et-Garonne. Ensuite ils remontent avec le car Léonard. Le chauffeur se fait payer. Même en ces circonstances le voyage n'est pas gratuit. Heureusement, ses parents ont tout de même touché leurs salaires, Yvette ne sait plus comment. C'est avec cela qu'ils payent le chauffeur de chez Léonard.¹³

Elle ne sera pas la seule à prendre le chemin de l'exil. Le 10 mai 1940, un jeune Spadois de 15 ans est réveillé par le bruit des avions et celui d'une sirène. Lucien se lève et se retrouve à six heures du matin sur la place Royale avec toute une bande de jeunes. Il voit le va-et-vient des militaires du 1^{er} Lanciers. Il y en a qui vont rappeler les militaires en congé en faisant les maisons. Il lit des affiches indiquant que les hommes de 16 à 36 ans doivent partir. Lui et ses copains se disent :

« *On n'a pas 16 ans* ». A la limite, leur intention est de partir aussi car tous les copains partent. Ils posent la question au commissaire qui leur dit de partir. Ils partent à trois, d'après lui les trois derniers de Spa, au début de l'après-midi. Lucien n'a pas de vélo, le premier vélo qu'il aura à son compte c'est plus tard quand il se mariera. Il demande au patron de l'hôtel où il travaille un vélo qui est là. Celui-ci lui stipule : « *Tu le mettras bien en lieu sûr* ». Il n'est pas allé plus loin que Liège avec le vélo. Celui-ci est rentré au séminaire de Liège parce qu'ils ont logé là et le lendemain ils partent sur les Guillemins pour prendre le train et c'est alors que survient le bombardement du train entre Tirlemont et Louvain. Lucien part avec la pensée pas très agréable que ses deux beaux-frères vont combattre. Ils ont déjà eu des tirs d'avions qui passent en rase-mottes, mais quand ils subissent le premier bombardement et qu'ils voient les dégâts, à ce moment-là ils ne sont pas fiers. Cependant, c'est en chantant qu'ils prennent le train pour partir en France.

¹² Avant la deuxième guerre mondiale, l'autocariste Albert Léonard avait son dépôt à Verviers. Après la guerre, ses trois frères René, Gaston et Joseph le suivront dans cette voie. Entretien téléphonique avec Marc Léonard, fils de Joseph Léonard.

¹³ Dans le catalogue été 1938 de l'agence Brooke de Bruxelles, l'on trouve les prix des voyages en autocar. Par exemple : vagabondage en vieille France (12 jours) pour 1550 francs, Bretagne et Normandie (13 jours) pour 1725 francs. On y trouve également un voyage en URSS (train, autocar) de 14 jours pour 3090 francs. Collection de l'auteur.

VILLE DE SPA

Des événements graves semblent se préparer. Je recommande le calme à la population quoi qu'il arrive.

Je siège en permanence à l'Hôtel de Ville, et je compte sur tous les habitants pour m'aider dans la tâche qui m'incombe.

Je rappelle qu'en cas d'envahissement, la population doit s'abstenir soigneusement de tout acte susceptible de provoquer des représailles.

J'ordonne aux habitants et à tous les détenteurs d'armes de déposer à l'Ecole de Dessin, rue de la Poste, les armes et les munitions qui seraient en leur possession.

Les armes non déposées seront recherchées et enlevées. Il sera délivré récépissé des armes déposées.

Spa, le 10 Mai 1940.

Le Bourgmestre,

Jos. LÉONARD.

Spa-imp i Rue rion-Wilhelm, ul Providence, 6. tel. 836

Notre dernier témoin spadois, le plus âgé, André, a 18 ans. Il ne se trouve pas à Spa et entreprend d'y retourner. Il est interne à l'école navale d'Anvers. Tôt le matin, André entend les bombardements à Mortsels et il se demande ce qui se passe. Par la suite des externes arrivent et ils racontent qu'on a bombardé les faubourgs de la ville et que la guerre est déclarée. Le personnel enseignant leur dit que l'école ferme et qu'ils doivent rentrer chez eux. D'Anvers, André essaye de revenir vers Spa et est stoppé à Liège. Il n'y a plus de train. Les gens ont l'air de dire que tout est à feu et à sang, alors il retourne à Anvers à l'école deux, trois jours. Ensuite, André se rend à Ostende. Il y prend un vélo et il descend vers la France. Il est « court-circuité » par les Allemands à Abbeville. Ils sont avant lui sur la Somme. André doit rebrousser chemin et il rentre à Spa le 28 mai. Le fort de Trancrémont¹⁴ tire toujours. Il ne peut remonter la vallée. André doit faire le tour à vélo par le plateau pour pouvoir revenir à Spa.

Témoignages des non Spadois

Il n'y a pas qu'à Spa que la population est confrontée au dilemme de l'évacuation. Les témoignages de deux sœurs illustrent bien ce phénomène. Marie-Louise est mariée à un milicien et habite Fleurus tandis que Marguerite qui n'est pas mariée se trouve chez sa sœur le 10 mai 1940. Elles se décident à évacuer chez leurs parents, car ceux-ci ont choisi de rester dans leur village de Jauche. Marie-Louise raconte : « *J'étais avec ma sœur à Fleurus et nous étions dans la chambre derrière et nous avons entendu sonner à l'église vers 7 heures. On s'est dit : qu'est-ce que cela veut dire sonner à l'église maintenant ? Par la suite, on entend comme des avions. Ma belle-mère qui allait tous les jours à la messe et qui repassait toujours devant chez nous pour rentrer chez elle, on lui demande : Maman, mais qu'est-ce qui se passe ? Mes enfants, c'est la guerre. On vient de l'annoncer. Comme mon mari était militaire, j'ai dû aller à la commune. Là on a dit : Allez, allez ! Les bombardements arrivent. On a eu les bombardements et il y a eu deux tués.* »

A peine arrivées chez leurs parents, l'imminence d'une bataille dans la région incite la famille à évacuer en France. « *Le directeur local de la fromagerie Gervais¹⁵ vient les trouver et les conseille : Ecoutez Madame Delgoffe, il faut partir. Il ne faut pas rester ici. Je viens d'aller trouver un Français et il a dit qu'il y allait avoir la bataille ici à Jauche.¹⁶ Alors on a pris nos affaires. Il y avait de l'orage.*

¹⁴ Le fort de Trancrémont résistera jusqu'au 29 mai 1940 à 11 heures, soit le lendemain de la capitulation de l'armée Belge. WERGIFOSSE A., Les 469 heures du fort de Trancrémont, Marabout, Verviers, 1962, p. 149.

¹⁵ En 1919, Charles Gervais acquiert une laiterie dans le Brabant Wallon, à Jauche. Il ne s'y installe qu'en 1923 et ce n'est que deux ans plus tard que la fabrication du Petit Suisse et du Carré peut commencer. Il a en effet fallu convaincre les fermiers de livrer le lait nécessaire (160 litres par jour !). En 1928, la production à grande échelle débute avec l'introduction de ferments de caillage. Site Danone.be.

¹⁶ Le 11 mai au matin l'avant-garde de la 1^{ère} armée française, le corps de cavalerie du général Prioux prend position derrière la Petite Gette et la route Tirlémont-Huy. Elle allait essayer de retarder l'avance allemande pour permettre à l'infanterie de se retrancher dans la *position de résistance*, entre Wavre et Namur. Différents combats de chars se déroulent du 12 au 13 mai (Thisnes, Wansin, Orp-le-Grand, Orp-le-Petit, Jandrain, etc). Le 13 à 17h30 s'en est terminé de la résistance française. TAGHON P., *Mai 40, la campagne des dix-huit jours*, Duculot, Paris, 1999, p.76.

Moi qui avais si peur de l'orage et bien ce jour-là, je n'ai pas eu peur. On est parti et on a rencontré des soldats belges qui foutaient déjà le camp aussi. Ils ont dit : c'est inutile de partir. Mais on est allé à Bruxelles chez Marie Henry.

Marguerite rapporte la suite de l'aventure : « *De là on est parti en France. Le directeur local de Gervais nous avait dit : Venez chez... On est parti en auto jusque Paris. Mon père et mon frère Henry, eux, sont partis en camion de chez Gervais. A Paris, on a été reçu dans un hôtel que la société Gervais connaissait bien. C'était très, très bien. On a été nourri et tout. Monsieur D. nous avaient dit qu'il fallait aller à une certaine gare et c'est un monsieur qui nous a prêté une charrette et une voiture d'enfant pour mettre les valises. Nous sommes allés là-bas. Le lendemain, on a pris le train pour Saujon. On était bien. On avait une maison, un jardin. On est resté 3 mois. C'est là que l'on a vu les Allemands. Nous avons eu une chance de pendu. Tout le long du trajet nous n'avons eu aucun bombardement. On passait toujours que le bombardement était fini. On a rencontré des Anglais et ils avaient du lilas blanc. Monsieur Dotrive me dit : Allez Marguerite, fais-leur signe, ils te donneront du lilas ! C'est comme cela que j'ai eu un brin. Pour revenir cela a été autre chose. A Paris, on nous a séparés des parents. On disait à maman que c'était pour nous fusiller. Après cela a été et on est revenu de Paris à Bruxelles en bus, conduits par les Allemands. »*

Un autre témoin habite à Habay-la-Neuve et ses parents choisissent de rester dans leur demeure. Le témoignage d'Hélène montre de nouveau la « courtoisie des envahisseurs »: Il était 10 heures du matin que l'on entendait déjà le pas des Boches sur le trottoir, et alors les avions qui circulaient depuis 3 heures du matin. On s'est renfermé. On a fermé les volets. On faisait le mort. Les boches sont venus demander si l'on n'avait pas une chambre. Mon papa a dit : Non, il y a ma fille qui est là avec les enfants qui sont difficiles et qui pleurent. Les Teutons n'insisteront pas.

Conclusion

Au vu de ces différents témoignages, il apparaît que suivant le choix de partir ou non, les premiers moments des Spadois et non Spadois de la Seconde Guerre mondiale peuvent être totalement différents. Pour tous, les moments angoissants découlant de cette situation sont soit atténués par le confort de sa maison, soit accentués par les dangers de la route. Cette deuxième possibilité est « choisie » par pratiquement la moitié de la population belge, ce qui en fait le plus grand exode que la Belgique ait connu.¹⁷

Jean-Marie Kaddez

¹⁷ VANWELKENHUYZEN J. et DUMONT J., *1940 le grand exode*, RTBF éditions, Bruxelles, 1983, p.311.

Quand Guillemine était petite...

"Je vais vous parler de ma grand-mère qui s'appelait Guillemine, elle me racontait toujours des histoires... "



Ainsi commence l'animation proposée aux élèves de l'enseignement fondamental et consacrée à la collection de jouets anciens appartenant au musée. A l'approche de la fête de Saint Nicolas, cette présentation vise deux objectifs. D'une part, faire découvrir aux participants des jouets très différents des leurs, fabriqués lorsque les enfants étaient encore considérés comme des adultes « miniatures ». D'autre part, les faire réfléchir sur des questions basiques mais ô combien d'actualité : les jouets réparables, les jouets à piles, les jouets auxquels on revient toujours... Tout cela dans une ambiance un peu magique.

M.C. Schils



Pour cette animation gratuite,
contactez Annick Jean
au 087 / 77.44.86 (en matinée).

